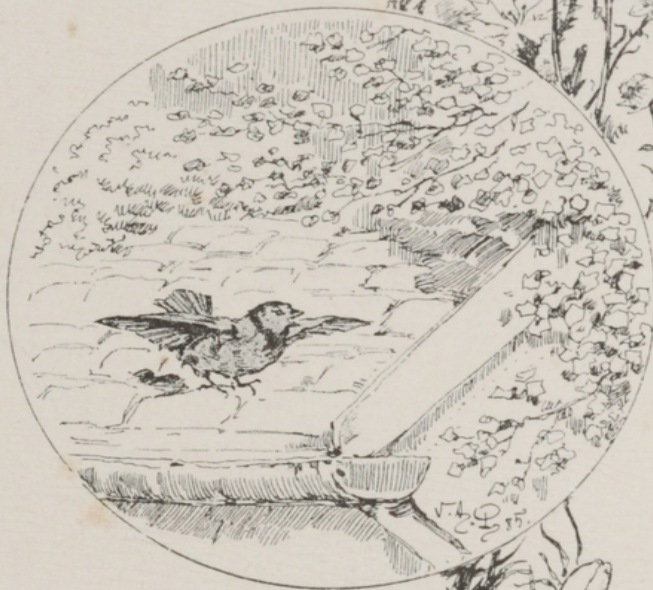


A. DE BEAULIEU

MÉMOIRES

D'UN PASSEREAU

TCHÉRÉ



63 ILLUSTRATIONS
PAR V. POIRSON

PETITE BIBLIOTHÈQUE BLANCHE

ÉDUCATION ET RÉCRÉATION

J. HETZEL ET C^{IE}, 18, RUE JACOB

PARIS

Droits de traduction et de reproduction réservés

L'HEURE JOYEUSE

BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE

PL. • • • • •

6-12, rue • • • • • St-Séverin

75005 PARIS

325.83.24



COLLECTION HETZEL

A. DE BEAULIEU

MÉMOIRES

D'UN PASSEREAU

TCHÉRÉ



63 ILLUSTRATIONS
PAR V. POIRSON

PETITE BIBLIOTHÈQUE BLANCHE

ÉDUCATION ET RÉCRÉATION

J. HETZEL ET C^{IE}, 18, RUE JACOB

PARIS

Droits de traduction et de reproduction réservés

L'HEURE JOYEUSE

BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE

PL.

8-12, rue

75005 PARIS

325.83.24

PRÉFACE

A MA SŒUR JULIE * * *

Nous voilà déjà loin, ma sœur, de ce temps, heureux pour nous entre tous, où nous confondions nos ébats enfantins, sous les regards de notre mère chérie.

Ma pensée se reporte toujours, avec un joyeux attendrissement, vers ces charmants souvenirs qui me représentent nos premiers pas dans la vie.

Ne te semble-t-il pas qu'à cette époque tout paraissait plus beau, plus gai, plus séduisant qu'aujourd'hui ?

Le soleil était-il plus brillant, le printemps plus fleuri, l'air plus doux et le monde meilleur ?

Je ne sais !

Mais, quand je recherche ces lointaines impressions, je n'y trouve que grâce, beauté, sourires, tendresse, délicieuses joies et bonté !

L'enfant, il est vrai, moissonne avec une incomparable facilité les éléments qui le charment et l'émerveillent ; tandis qu'il sème sous ses pas, avec une implacable insensibilité, la douleur et la destruction.

Je ne puis songer, sans un vrai remords, aux tortures que nous inflignons si cruellement aux jolis joujoux vivants qui avaient le malheur de tomber entre nos mains !

Chacune de nos promenades à Nalis devait compter comme un jour néfaste parmi les habitants en miniature qui en peuplaient les champs, les arbres et les cours d'eau.

Nos instincts barbares semblaient naître de notre admiration même pour cette luxuriante nature.

Nos convoitises et nos caprices ne connaissaient ni la mesure, ni la pitié : saccager était un jeu infiniment attrayant pour nous.

Nos courses folles ne respectaient pas plus l'épi doré prêt à nous donner du pain, que l'éblouissante prairie qui émerveillait nos regards.

Et, pendant que le délicat sainfoin, rose et vert, gémissait sous nos piétinements, les insectes, aux ailes chatoyantes, fuyaient devant nous, le grillon se taisait, l'oiseau épouvanté ne chantait plus et le poisson se cachait au fond de l'eau.

L'alarme était donnée dès nos premiers forfaits ; et, chacun tremblant pour sa chère couvée, le silence de la terreur succédait bientôt au joyeux concert.

Cette anxiété dans l'air aurait dû réprimer nos élans malfaisants, en nous montrant la vie, la sensation, la souffrance, puis la mort, sous nos cruelles étreintes !

Mais non, ce n'était là que le prélude d'une série de mauvaises actions.

Les libellules, les grillons, les scarabées, les sauterelles et les lézards étaient impitoyablement entassés dans une boîte, où ils périssaient dans un douloureux étouffement.

Les cigales, attachées au bout d'un long fil, étaient brusquement lancées en l'air pour les forcer à voler ; mais elles retombaient sur le sol meurtries et mutilées. Et, un supplice succédant à l'autre, nous les grattions pour provoquer leur chant ; mais elles n'exhalaient plus alors qu'une plaintive agonie !

Les jolis papillons, aux ailes multicolores, étaient d'autant plus martyrisés, qu'ils charmaient davantage nos regards ; et c'est avec une joie atroce que nous leur percions le corps d'une épingle, pour les fixer sur un papier !

Puis, grimpant sur les arbres, nous répandions l'effroi et le désespoir parmi des nids charmants, fruit d'un travail patient, pénible et intelligent. Et nos mains profanes arrachaient bien vite les pauvres petits à la touchante tendresse et à la délicate sollicitude qui seules pouvaient les faire vivre !

C'est avec une allégresse sauvage que nous avons détruit des milliers de ces ravissants chefs-d'œuvre de la Création !

C'est avec une joie féroce que nous avons dérobé ces précieux trésors de l'amour maternel, sans nous soucier des cris déchirants qui remplissaient l'air au-dessus de nos têtes folles.

Nous n'eûmes jamais l'idée de nous demander ce qu'avaient fait ces charmantes et douces créatures pour mériter ces affreux tourments. Et pourtant nous eussions, certes, protesté avec épouvante si, par un semblant de représailles, on avait essayé de nous infliger le moindre de ces supplices.

Ah ! ma sœur, pourquoi le souvenir de ces délicieuses gamineries est-il attristé par la certitude d'avoir semé tant de douloureux drames en miniature ?

N'y a-t-il point là le germe fatal des actions cruelles qui désolent trop souvent la société ?

Malheureusement la mère de famille, pour distraire l'enfant ou se débarrasser de sa turbulence, lui livre volontiers elle-même d'innocentes victimes. Songe-t-elle alors à se demander si ces funestes penchants qu'elle encourage ne vont pas grandir avec le petit malfaiteur inconscient, puis chercher insensiblement un aliment plus en rapport avec les forces de cette activité malsaine.

Ne serait-il pas tout à la fois moral et équitable d'arrêter ce vandalisme dès sa naissance ?

L'intelligence, le cœur et la raison de l'enfant ne gagneraient-ils point à apprendre, en entrant dans la vie, la bonté et l'humanité envers les infiniment petits qui sentent, jouissent, souffrent et se dévouent à leurs chères familles, tout comme les meilleurs d'entre nous ?

C'est là, du reste, une leçon aussi charmante qu'attachante pour le jeune âge. Quoi de plus intéressant et de plus instructif que l'étude de ces doux mystères si remplis d'infinies perfections et d'émouvantes surprises ?

Et, à mesure que ces chefs-d'œuvre microscopiques nous sont dévoilés, combien nous regrettons d'y avoir si souvent et si aveuglément porté atteinte !

J'ai bien des fois cherché à compenser le mal que j'y ai semé moi-même dans mon enfance ; et, quand l'occasion s'en présente, je deviens avec empressement la protectrice de mes anciennes victimes. Aussi ai-je saisi avec joie de cœur, une circonstance fortuite qui me permit, il y a quelque temps, de faire un peu de bien à un pauvre passereau :

J'étais assise au jardin du Luxembourg, quand un gamin ramassa furtivement un oiseau près de moi. C'était un infortuné pierrot que j'essayai aussitôt, mais vainement, de faire remettre en liberté. Je songeai immédiatement, avec pitié, aux persécutions qu'il allait endurer ; et, tandis que le gamin se sauvait avec sa capture, je sortis vivement une pièce de ma bourse en criant : « Tiens, voilà de quoi acheter un joujou, et donne-moi ce malheureux. »

Mon marché fut accepté avec empressement.

J'examinai alors le pauvre petit dont le cœur battait violemment, et je jugeai bien vite que j'avais, dans les mains, un vieil infirme en miniature.

Le bec et les pattes me parurent rudes ; les yeux et le plumage ternes. L'aile droite était brisée et ne tenait plus que par un tendon desséché ; ce qui me prouva que l'accident devait être déjà ancien.

Je déposai avec précaution mon estropié sur l'herbe, à l'endroit même où il avait été pris, et je m'éloignai de quelques pas pour voir la direction qu'il prendrait.

Je fus alors navrée en m'apercevant que ce malheureux marchait fort péniblement, et en traînant, dans la poussière, son aile cassée !

Il se dirigea directement vers un gros et vieil arbre, creux à l'intérieur, et s'y introduisit par une ouverture que formaient les racines. Il avait sans doute quitté un instant cette cachette pour trouver quelque nourriture.

Émue de pitié, j'allai chercher un morceau de pain que je revins émietter autour de lui. Puis je m'éloignai, attristée par cette douleur silencieuse, soufferte dans l'ombre et dans l'abandon.

Depuis combien de temps ce pauvre petit subissait-il cette lamentable existence ?

Comment se nourrissait-il, ne pouvant plus se servir de ses ailes, et marchant si péniblement ?

Quel affreux accident avait réduit cet infortuné à cette vie de misères ?

J'en fus si impressionnée et si préoccupée toute la soirée, que je résolus de porter quotidiennement quelques miettes de pain à mon nouveau protégé. En effet, à dater de ce jour, je pris l'habitude d'aller, chaque après midi, au jardin du Luxembourg, et, tandis que les promeneurs ne pouvaient point me voir, je jetais furtivement, dans le tronc de l'arbre, la nourriture du petit infirme.

Par une journée de pluie, je l'aperçus le bec collé aux parois de sa cachette, pour y recevoir l'eau qui dégouttait des branches. Je me reprochai aussitôt de ne pas avoir songé que ce petit prisonnier souffrait, sans doute, de soif par un temps sec.

Le lendemain je lui portai un godet en métal que j'emplis d'eau fraîche et que j'installai solidement près de lui. Ce jour-là, l'humble nid fut en grande fête !

Non seulement le malheureux se désaltéra longuement, mais il se baigna avec délices, fit mille gentilleses avec son aile valide, et lava très coquettement sa tête, ses pattes et tout son plumage.

Ah ! que de joie il récolta dans ce pauvre godet rempli d'eau fraîche !

Et son bon regard reconnaissant récompensa si largement ma peine, que ma satisfaction personnelle en fut au moins égale à la sienne.

Aussi je fus heureuse de renouveler chaque jour les petites provisions, autant les liquides que les solides.

Cette munificence, peu coûteuse, lui fit bien vite comprendre qu'il avait en moi un véritable soutien. Au bout de peu de temps, il n'était plus sauvage et je pouvais l'examiner de très près sans l'effaroucher. Je constatai même bientôt qu'il se sentait en parfaite sécurité auprès de moi. Le plus souvent, pendant que je lisais ; assise sous son arbre, il en sortait furtivement et après s'être assuré que j'étais seule, il se traînait jusqu'à ma robe et s'y cachait prudemment dans un pli. Il reprenait ensuite les mêmes précautions pour regagner son triste refuge.

Il se tenait habituellement dans une large niche ronde, assez haut placée, et formée par la vétusté de l'arbre. Il y montait facilement par une pente, très douce, qui semblait créée par la maternelle prévoyance de la nature ; son instinct de conservation lui avait dit, sans doute, que, recevant là plus d'air, de lumière, l'atmosphère qu'il y respirait était plus salubre à sa pauvre existence, que l'humidité qui s'exhalait ordinairement du sol.

Il y demeurait, du reste, entièrement à l'abri des regards indiscrets qu'il évitait avec une habileté remarquable. Dès qu'il entendait dans son voisinage un bruit inaccoutumé, il se blottissait dans le coin le plus obscur de sa cachette, et n'y faisait aucun mouvement. Il devenait alors presque impossible de l'apercevoir, car son plumage brun et gris se confondait avec la nuance du bois. Moi-même, parfois, je ne parvenais pas à l'y découvrir, et je crus bien souvent qu'il avait tout à fait disparu ; mais l'intéressant petit être pressentait ma présence, et quittant de lui-même l'ombre protectrice, il levait sa mignonne tête et me regardait avec confiance et reconnaissance.

Je n'essayai jamais de le prendre ni même de le toucher du bout des doigts, dans la crainte de détruire cette charmante sécurité que lui avait donnée mon excessive réserve à cet égard. Pourtant, quand l'hiver se fit sentir avec une rigueur exceptionnelle, je fus très tentée d'emporter chez moi cet infortuné, car je craignais chaque jour de le trouver mort de froid ; mais la réflexion m'arrêta : Pour ces mignonnes créatures ailées, qui ont l'espace pour domaine, mieux vaut la mort que la prison, si adoucies qu'en soient les parois !

Mais, du moins, plus la saison devenait mauvaise et glaciale, et plus je mettais de zèle et de sollicitude à veiller sur mon cher protégé ; j'y tenais d'autant plus vivement que ce nécessaire en miniature n'avait absolument que moi pour le secourir.

Quand j'arrivais auprès de lui, je le trouvais presque toujours fort affairé à piquer le bois, de son bec, tout autour de lui. Je ne fis pas grande attention d'abord à ce petit travail, qui me parut être, comme exercice et comme distraction, la dernière ressource de cet estropié, condamné par ses infirmités à une navrante et pénible inaction. Pourtant, la persévérance et l'application qu'il y apportait, finirent par exciter vivement ma curiosité.

Trouvait-il là des insectes ou des atomes que je ne pouvais point distinguer moi-même, mais qui étaient sans doute visibles pour sa vue, plus perfectionnée que la mienne ?

Aiguillait-il son bec ?

Y mettait-il un but instinctif quelconque ?

Ou bien, ce constant mouvement soulageait-il ses souffrances d'infirmes ?

Je fus si désireuse de connaître l'explication de ce mystère, que je pris un jour avec moi une loupe, avec laquelle j'examinai très attentivement ce singulier travail de mon petit protégé. Mais mon but ne fut pas atteint, car je n'aperçus que des points, toujours des points qui ne m'expliquaient rien, et qui étaient piqués en quantité considérable dans le bois circulaire du tronc, dernier abri du pauvre passereau.

Je renonçai donc, mais avec regret, à découvrir le mot de cette énigme ; cependant, comme j'avais journellement sous les yeux ces milliers de points qui m'intriguaient beaucoup, je me disais souvent qu'une circonstance fortuite m'en ferait peut-être connaître, d'un moment à l'autre, le but ou l'utilité.

Enfin, au mois de janvier, par une neige glaciale et abondante, je trouvai mon intéressant protégé inanimé. Il avait cessé de vivre et de souffrir, mais depuis quelques minutes sans doute, car son petit corps était encore tiède et souple. Son œil, à demi ouvert, sembla me dire un dernier adieu et un dernier remerciement, peut-être, car le malheureux m'avait bien des fois, et très éloquemment, prouvé de la vraie reconnaissance. J'essayai vainement de le réchauffer dans mes mains, son cœur ne battait plus, ses pattes étaient crispées, ses yeux définitivement éteints. J'enfonçai alors mon bras dans le plus bas creux intérieur de l'arbre, pour y ensevelir le pauvre petit.

Mais, ô surprise ! en soulevant les fines bruyères qui lui avaient servi de litière, et sur lesquelles je venais de le ramasser, je vis un second passereau mort ! J'en restai un instant stupéfaite et pensive ; puis je mis les deux l'un à côté de l'autre et je les recouvris des mêmes délicates feuilles sèches que j'avais écartées.

Hélas ! ce malheureux aurait dû recevoir depuis longtemps cette bienfaisante délivrance !

Je m'attendais chaque jour à cette triste issue, depuis le commencement de l'hiver ; et certes, il était humain de la désirer !

J'avoue pourtant que si j'en ressentis du soulagement pour le petit infirme qui en bénéficiait, j'en eus pour moi-même un véritable serrement de cœur. Il me sembla que la disparition de mon cher protégé me laissait un pénible vide et que le bien quotidien que je lui faisais allait manquer à ma satisfaction personnelle.

Tant il est vrai que, même dans la joie intérieure que nous éprouvons à nous dévouer aux autres, une pensée égoïste domine encore l'abnégation que nous croyons y apporter. Nous nous réjouissons, sans doute davantage, des bons témoignages de notre conscience, que de l'adoucissement que nous avons offert à la douleur. C'est pour cela que nous aimons à retrouver sous nos yeux le souvenir de nos bienfaits..

Aussi, au moment même où mon cher passereau venait de disparaître pour toujours, je me mis à repasser dans ma mémoire tous les incidents qui avaient provoqué mes soins et ma sollicitude pour lui.

Je me sentais émue de pitié devant ce drame en miniature dont je ne connaissais que la dernière partie, et j'aurais voulu en pénétrer les péripéties depuis leurs causes premières jusqu'au lamentable esclavage du petit martyr.

Je restai longtemps assise près de l'infortuné que je venais d'ensevelir, lui donnant toutes mes pensées et toutes mes réflexions du moment, parce que tous ces instants étaient les derniers que je lui consacrais. Et, peu à peu, mon imagination fut si remplie de ce triste sujet, que je finis par y oublier que les heures s'écoulaient, que le froid augmentait d'intensité, et qu'il fallait regagner mon gîte...

Tout à coup, je me sentis enveloppée dans une atmosphère délicieusement tiède et agréable. En même temps, une douce clarté vint caresser mes paupières, très fatiguées par l'excessive blancheur de la neige qui m'entourait.

Cherchant aussitôt à me rendre compte de cette bienfaisante impression, je vis une vapeur extrêmement brillante et diaphane qui couvrait l'arbre sous lequel j'étais assise.

De ravissants feux follets aériens se jouaient dans les branches, devenues subitement transparentes comme le plus pur cristal ; et de leur scintillement jaillissaient de merveilleux reflets multicolores. Ce foyer mouvant avait, pour aliment et pour centre, une longue colonne lumineuse, qui semblait descendre du ciel : on eût dit une fine poussière d'or et de diamants tombant en une légère pluie à travers les plus beaux rayons du soleil.

Tout cela miroitait dans le tronc même de l'arbre avec une éblouissante intensité.

L'humble cachette de mon pauvre passereau, tantôt encore si obscure et si triste, était maintenant inondée de clarté et ornée de délicates arabesques phosphorescentes. Ces fines ciselures de feu, loin d'effacer les points tracés par le bec de mon petit protégé, leur donnaient au contraire le relief et l'éclat de mignonnes pierres précieuses.

Peu à peu ces piqûres, élégamment disposées en guirlandes, prirent à mes yeux l'apparence de caractères alphabétiques. Il me parut ensuite qu'elles formaient des mots ; puis des phrases entières, parfaitement lisibles.

Émerveillée de ma découverte, je m'imaginais sans peine que j'allais y trouver, dans tous ses détails, le complément de l'intéressante historiette qui venait de se dénouer si tristement sous mes yeux !

Et haletante d'admiration, de curiosité et d'étonnement, je me penchai vivement vers l'étrange phénomène.

J'étouffai un cri de joie, en constatant qu'il réalisait tout à la fois mes pressentiments et mes désirs ; car je pus y lire d'un bout à l'autre ; et racontées par lui-même, les joies et les peines qui avaient agité l'existence de mon héros ailé.

J'en dévorai la lecture sans songer à reprendre haleine et j'en terminai tout juste la dernière phrase, quand une grosse voix me fit tressaillir et lever en sursaut !

« Que faites-vous là si tard ? » me cria-t-on brusquement,
« on va fermer les grilles du jardin. »

En même temps ma charmante vision s'était évanouie, et une profonde obscurité lui avait subitement succédé.

A cet instant la nuit me parut d'autant plus noire, que je conservais encore, intérieurement, l'image ineffaçable de mon éblouissant mirage. J'en

cherchais même la trace au-dessus de ma tête, quand je m'aperçus que le ciel était déjà tout étoilé.

Interdite et frissonnante, j'abaissai mes regards devant moi, et je revis, alors seulement, la blanche nappe de neige que mes paupières alourdies ne m'avaient point permis de distinguer tout d'abord.

J'en eus un saisissement indéfinissable ; car j'étais venue là au grand jour, et j'avais beau chercher dans mes souvenirs, je ne parvenais point à m'expliquer pourquoi je m'y trouvais encore durant la soirée !

Les heures avaient-elles couru, pendant qu'une somnolence involontaire m'immobilisait sur place à mon insu ?...

Et ma ravissante apparition n'était-elle donc que le produit éphémère d'un rêve aussi fugitif qu'enchanteur !...

Toute confuse à la pensée d'avoir probablement sommeillé en public, je me sauvai sans perdre une seconde de plus ; et, ayant franchi très lestement l'espace qui me séparait de la grille d'entrée, j'arrivai très essoufflée au boulevard Saint-Michel.

Je tâchai alors d'oublier mon petit mécompte pour ne plus songer qu'à mon étrange lecture. Ma mémoire, du reste, en conservait une si vive empreinte que, à l'aide de ma plume, il m'était facile d'en perpétuer le souvenir.

Avec un peu de bonne volonté, je pouvais m'imaginer que je l'écrivais sous la dictée même de mon regretté et cher passereau : Je me mis donc à l'œuvre !

Et, mon petit travail terminé, voici, avec toute l'exactitude possible, les Mémoires de mon littérateur en miniature.

A. DE B.

MÉMOIRES D'UN PASSEREAU



I

JOIES ET TRISTESSES.

JE suis né dans la cour de l'une des maisons qui bordent la rue de Fleurus. Mes premiers ébats dans la vie furent marqués par un douloureux drame qui me montra, dans toute son horreur, la cruauté de nos ennemis, les hommes.

Et pourtant, depuis que j'avais ouvert les yeux jusqu' alors, tout avait été si délicieusement bon et doux ! Quel terrible contraste, entre l'amour qui m'avait bercé, et ce navrant réveil ! D'un côté, la tendresse qui nous sourit et nous fait vivre ; de l'autre, la méchanceté qui nous torture et nous fait mourir. Et puis, mon nid était si beau, si beau que j'en rêve encore !...

Creusé très profondément dans le mur, il était placé avec la plus intelligente prévoyance. Les branches d'un arbre en caressaient l'entrée, et nous offraient un prudent secours pour les tâtonnements de nos premières sorties. Au-dessous de nous, tout en bas, dans la cour, se trouvait un puits qui épargnait de longues courses pour nous désaltérer.



L'intérieur de ce charmant nid, admirablement travaillé, réalisait tout l'art du passereau. Des herbes fines et souples étaient soigneusement arrondies et entrelacées, puis rendues plus moelleuses encore par des brins de ouate, de chanvre et de duvet, qui en adoucissaient tous les contours.



J'étais l'aîné des six petits qui y recueillirent tant d'amour, de sollicitude et de tendres gazouillements.

Mon père et ma mère allaient, tour à tour, nous chercher notre nourriture ; ils puisaient, dans leur touchant dévouement, une infatigable activité. Chacun de leurs retours provoquait un bruyant concert d'allégresse. Six becs étaient ouverts à la fois, pour recevoir un mince grain, qui semblait stimuler l'appétit au lieu de l'apaiser. Aussi, les allées et venues étaient-elles rapides et multipliées.

Et, pendant que l'un reprenait son vol, l'autre fouillait et époussetait délicatement, de son bec, notre duvet, en éliminait tout ce qui en gênait le développement ; puis, réparait autour de nous, le désordre qu'y faisait notre gloutonne turbulence.

Je grossissais très vite, sous ces soins vigilants ; et, tandis que le dernier sorti de l'œuf, parmi nous, était encore presque nu, moi, je sentais déjà des

velléités d'exercer mes ailes. Par l'ouverture qui laissait pénétrer le jour jusqu'à nous, j'apercevais de brillants rayons de soleil, puis, sous une voûte bleue, cet espace sans limite, qui semble résumer toutes les aspirations de l'oiseau.



Ma raison, du reste, grandissait avec mes forces. Je ressentais comme une vague tristesse devant le travail si écrasant que s'imposaient nos père et mère, pour nourrir six affamés insatiables ! Le soir, quand, mon gésier bien arrondi, je me disposais à dormir, je les avais surpris se disant l'un à l'autre :

« As-tu mangé un peu, toi ?



— Non, rien, et toi ?

— Ni moi non plus. Ils avaient tellement faim, les pauvres petits ! Et c'est si difficile de trouver rapidement quelques brins de nourriture ? »

Enfin, par une belle matinée, et après de premiers essais sur les branches de l'arbre, notre voisin, mon père me dit :

« Tchééré, tu peux déjà venir prendre ton repas en plein air. Mais, sois prudent, ne descends pas à la portée de la main de l'homme ; tu n'as pas encore l'agilité nécessaire pour éviter ses méchantes atteintes. Tu vas voir le

beau jardin du Luxembourg où, ta mère et moi, nous travaillons habituellement. Tu attendras, à un endroit élevé, la becquée que je te porterai. »

Après ce petit discours, nous partîmes.

Ma joie semblait vouloir me soulever jusqu'aux nues. Je me croyais déjà capable de franchir tout l'espace que je verrais devant moi. Pourtant mes forces m'arrêtèrent bientôt, et l'appétit aussi.

Arrivé devant l'habitation du garde chef du jardin du Luxembourg, je m'abattis tout essoufflé sur le toit. Puis, criant sans cesse et le bec toujours grand ouvert, j'assourdissais sans discrétion mon pauvre père de mes gloutonnes réclamations.

Mon admiration pour les merveilles qui nous entouraient ne s'éveilla que lorsque mon gésier fut bien plein ; mais alors j'étais devenu trop lourd, et il fallut, par petites étapes, regagner notre nid, où je m'endormis profondément sous l'aile maternelle.

Le lendemain je fus plus sobre et plus agile. Nous sortîmes de bonne heure, et nous atteignîmes d'un seul vol le milieu du jardin. Ah ! comme tout y était gai, beau et bon ! Quelle douce chaleur sous les rayons du soleil ! Quelle délicieuse fraîcheur sous la feuillée ! Et quel charmant concert d'insectes et d'oiseaux sous le léger balancement des fleurs et des arbres bercés par la brise !

Tout était pour moi nouveautés, joies et surprises. Nous parcourûmes plusieurs fois tout le jardin ; tantôt becquetant l'herbe tendre, et tantôt montant jusqu'à la cîme des hautes branches d'où je laissais courir mes regards émerveillés.

« Quoi ! m'écriai-je avec enthousiasme, cet espace qui commence à notre nid, est-il donc sans limite devant nous ? Cet air si doux, si pur et si embaumé qui nous porte, est-il donc notre domaine jusqu'à la voûte céleste ?

— Oui, répondait tristement mon père, quand une main injuste et cruelle ne parvient pas à nous le ravir ! »

Mais ces réflexions méfiantes qui interrompaient souvent mes joyeuses observations, n'effleuraient pas même ma jeune insouciance. Un sentiment de bonheur indicible m'avait envahi tout entier, et me montrait une félicité sans bornes.

Mais, hélas ! mes illusions ne devaient pas être de longue durée !

Comme nous regagnions notre nid, un terrible spectacle s'offrit à notre vue : Tout notre trésor avait été pillé ! Une échelle arrivant jusqu'à l'ouverture même qui nous servait d'entrée, nous montra la marche suivie par la main criminelle qui nous avait ravi notre seule richesse ! Mes cinq frères étaient devenus la proie de trois ou quatre maraudeurs qui faisaient entendre en bas, dans la cour, de féroces cris de joie !

Ma pauvre mère était atterrée ! Posée sur le bord de la gouttière, les ailes déployées, le bec entr'ouvert, les yeux effarés, elle ne nous vit pas arriver ; tant son navrant regard restait attaché sur sa chère couvée !...

Mon père fit éclater un bruyant désespoir ! Battant l'air de ses ailes, il jetait des cris perçants. Ses réclamations plaintives et déchirantes n'attirèrent jamais l'attention de nos bourreaux.

Je m'étais blotti près de ma mère : Saisi de crainte, n'osant presque pas respirer, ma vue se troubla, tandis que tous les sons finirent par m'arriver aigus ou confus.

La nuit nous surprit dans ces terribles angoisses, qui ont laissé dans ma mémoire une empreinte ineffaçable.

Nous nous étions mis, tous les trois, dans un coin de la gouttière ; ma mère avait étendu ses ailes sur moi ; mais je ne pus dormir, et je soupirai jusqu'au matin après mon cher nid !

Dès l'aube, nous entendîmes comme un plaintif appel qui montait d'en bas jusqu'à nous. Mon père s'avança sur le bord de la gouttière, plongea du regard dans la cour, et, à peine les objets commençaient-ils à être visibles qu'il s'écria :

« Ah ! nos malheureux petits ! Ils sont en prison ! »

En effet, mes cinq pauvres frères étaient enfermés dans une de ces petites prisons grillées que les hommes appellent cage. Le plus petit des cinq était déjà mort, de froid sans doute : son duvet ayant à peine commencé à pousser, la chaleur maternelle lui était indispensable.

Trois des survivants grelottaient ; le quatrième était mourant.

Tout était encore silencieux dans cette demeure de la cruauté. Mon père en profita pour essayer de délivrer mes pauvres frères. Il y travailla avec l'ardeur du désespoir ; mais il ne parvint qu'à se meurtrir les pattes et le bec qui en furent ensanglantés.

Ma mère se lamentait et ne parut surmonter sa douleur que lorsque mon père lui proposa de porter quelques becquées à la chère couvée prisonnière : ce fut un spectacle touchant de les voir tous les deux cramponnés au

grillage de la cage, s'efforçant de mettre quelque nourriture dans les trois becs ouverts à la fois. Quant au quatrième petit, il restait piteusement affaissé sur lui-même, légèrement agité du frisson de l'agonie.

Et tandis que de l'intérieur de cette maudite prison, s'échappaient des plaintes déchirantes, père et mère, à l'extérieur, exhalaient toute leur tendresse dans les plus délicats chuchotements ; et puisaient, dans leur amour, le courage de parler d'espoir, là où ils ne voyaient qu'un irrémédiable supplice !

Tout à coup, nos ravisseurs de la veille bondirent dans la cour, et se précipitèrent vers leurs victimes. Leurs pattes plongèrent aussitôt dans la cage et en retirèrent leur proie. Le petit mort fut jeté au chat qui en reçut bientôt un autre qui venait de rendre le dernier soupir !

« Lâches, criait mon père du haut du toit, cruels ! Ne voyez-vous pas qu'ils vont tous agoniser et périr sous vos brutales étreintes ?

— Pitié, disait ma mère, agitée d'un douloureux tremblement. Rendez au pauvre passereau son unique trésor, sa seule joie ! »



Mais ces méchants étaient sourds à cette plaintive prière, et prenaient plaisir à multiplier les souffrances de leurs prisonniers. Ils leur enfonçaient si durement de la nourriture dans le bec, que les pauvres petits en étaient meurtris et suffoqués ; ils eussent moins cruellement souffert en périssant de faim !

Chaque fois qu'on leur donnait ainsi à manger, de navrants gémissements arrivaient jusqu'à nous ; malheureusement, père et mère ne pouvaient leur porter la becquée que de grand matin, alors que nos persécuteurs dormaient encore.

Pendant plusieurs jours, nous eûmes presque constamment ce douloureux spectacle sous les yeux. Je ne m'absentais seul que rarement ; j'étais devenu triste, poltron et sauvage à l'excès. J'avais subitement perdu toutes mes

délicieuses illusions, à peine ressenties, sur le charme de la vie du passereau. Je ne voyais, partout, que danger et menace ; et je ne faisais qu'effleurer rapidement le sol pour y chercher quelques miettes que je n'y trouvais que difficilement.



Mon père et ma mère étaient silencieux et découragés. Hélas ! je crois qu'ils ne mangeaient ni ne dormaient ! Ils avaient épuisé toute l'éloquence de leur amour pour consoler leurs pauvres petits, dont les continuelles lamentations leur brisaient le cœur. Toute tentative de délivrance avait

échoué ; les malheureux prisonniers demandaient qu'on les fît périr plutôt que de les abandonner à un perpétuel esclavage.

Et comme eux, je vis les trois pauvres petits prisonniers s'agiter convulsivement, puis expirer l'un après l'autre. Quand le dernier des trois tomba, ma malheureuse mère, épuisée d'angoisses, battit un instant des ailes, ferma les yeux, puis tomba dans le puits qui était au-dessous denons !

Pendant quelques secondes, mon père, haletant, la regarda disparaître dans l'eau. Ensuite, se rapprochant de moi, il me dit d'une voix sombre et étouffée :

« Souviens-toi toujours que le bien vient d'en haut, et le mal d'en bas !... »

Aussitôt, il s'élança dans les airs, avec une terrible rapidité, sembla vouloir s'élever jusqu'à la nue, et redescendit dans un vol désespéré. Il vint se heurter, avec des cris perçants, aux murs, à l'arbre et à la gouttière ; puis, tournoyant douloureusement au-dessus du puits, il y tomba à son tour !...

Je restai sans pouvoir quitter ma place. Je craignais, tout à la fois, de voir, de sentir et de penser ! Le froid m'avait saisi ; je crus que j'allais aussi disparaître dans le puits ! Je voulus fuir, mais j'essayai vainement de déployer mes ailes, que la terreur retenait paralysées. Je ne savais déjà plus vivre, et je ne savais pas encore mourir. Je ne puis dire combien de temps dura cette terrible torpeur qui m'étreignit, car je fermais les yeux, et ne songeais point à compter les heures qui s'écoulèrent !...

II

TILI ET NOTRE PREMIÈRE NICHÉE.

Un doux rayon de soleil eut pitié de moi ; il vint réchauffer et assouplir mes ailes, engourdis par tant d'émotions ! Je pris mon vol dans la direction du jardin, et j'allai me poser sur la corniche du palais, à l'endroit même qui avait offert un refuge à ma première sortie. Je m'y blottis très piteusement, essayant de trouver l'oubli ; mais, vains efforts !

Le vide qui s'était fait autour de moi me causait un effroi inexprimable. Je ne songeais pas même aux plus simples éléments nécessaires à mon existence. Je ne pensais ni à boire, ni à manger, ni à me mouvoir encore désormais. J'avais peur, voilà tout. Je voulais être seul, alors même que ma solitude m'effrayait !

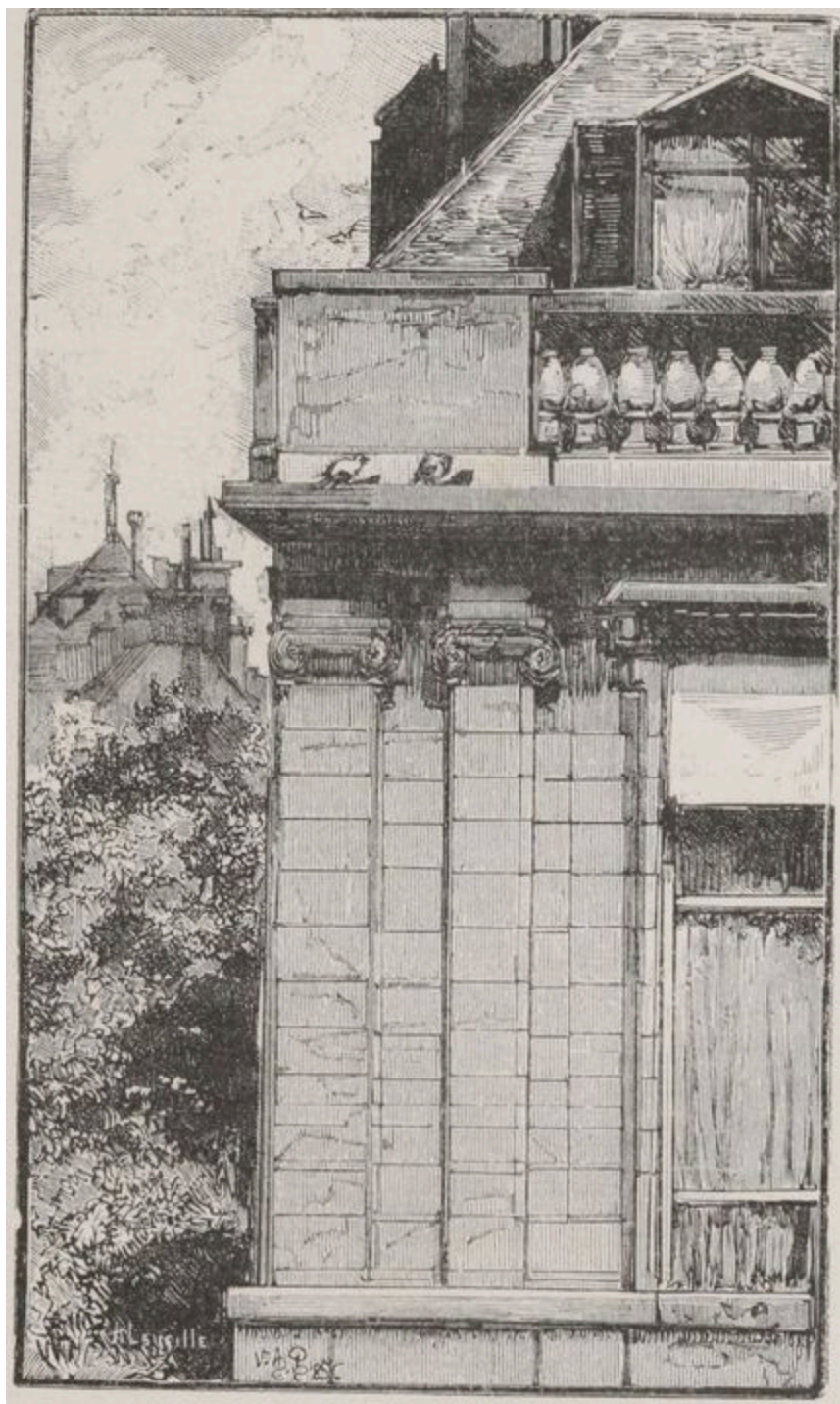
Et je poussais, malgré moi, des gémissements qui m'épouvantaient plus encore, à mesure que les échos me les rapportaient. Les joyeux gazouillements des autres oiseaux m'étonnaient et me faisaient mal, tout à la fois. Aussi, pour ne plus rien voir ni entendre, je mis ma tête sous mon aile et j'essayai, mais inutilement, de dormir.

Je repassais encore, dans ma mémoire, les dernières paroles de mon père : « Souviens-toi toujours que le bien vient d'en haut, et que le mal vient d'en bas »... quand, soudain, j'entendis une voix qui m'interrogea :

« Tu gémis ?... Tu souffres ?... »

Cette voix, très près de moi, me fit tressaillir, et toujours sous l'empire de la frayeur, je demandai avec épouvante, et sans sortir ma tête de dessous mon aile :

J'ALLAI ME POSER SUR LA CORNICHE DU PALAIS (PAGE 12).



« Viens-tu d'en haut ou d'en bas ?

— Qu'est-ce que cela veut dire ? me répondit-on avec une grande douceur, je ne comprends pas... »

Je levai alors la tête et ouvris les yeux : je vis près de moi une jeune et mignonne femelle. Son air doux et confiant me rassura ; sa calme sécurité sembla me rendre la mienne, et je lui dis d'un ton moins effrayé, mais sentencieux :

« Le mal, c'est ce qui vient de la méchanceté des hommes, qui sont en bas. Le bien, qui nous vient d'en haut, c'est l'air pur que nous respirons en liberté, c'est l'espace, sans limites, qui est offert à notre vol ; c'est le grand jour qui nous réjouit, et le brillant soleil qui nous réchauffe : Comprends-tu maintenant ?

— Oh ! s'écria-t-elle naïvement, alors moi je viens d'en haut, car je ne connais pas le mal dont tu parles. »

Nous nous étions rapprochés l'un de l'autre, nous interrogeant du regard avec une mutuelle sympathie. Elle répondit, la première, à ces questions muettes :

« Ou m'appelle Tili, dit-elle gentiment. J'ai deux frères qui voltigent et gazouillent près d'ici, sous l'ombrage. J'étais la plus jeune des trois, dans notre nid ; et, il y a une semaine, père et mère nous amenèrent, pour la première fois, dans ce beau jardin. Viens, allons ensemble jouer dans la verdure et les fleurs.

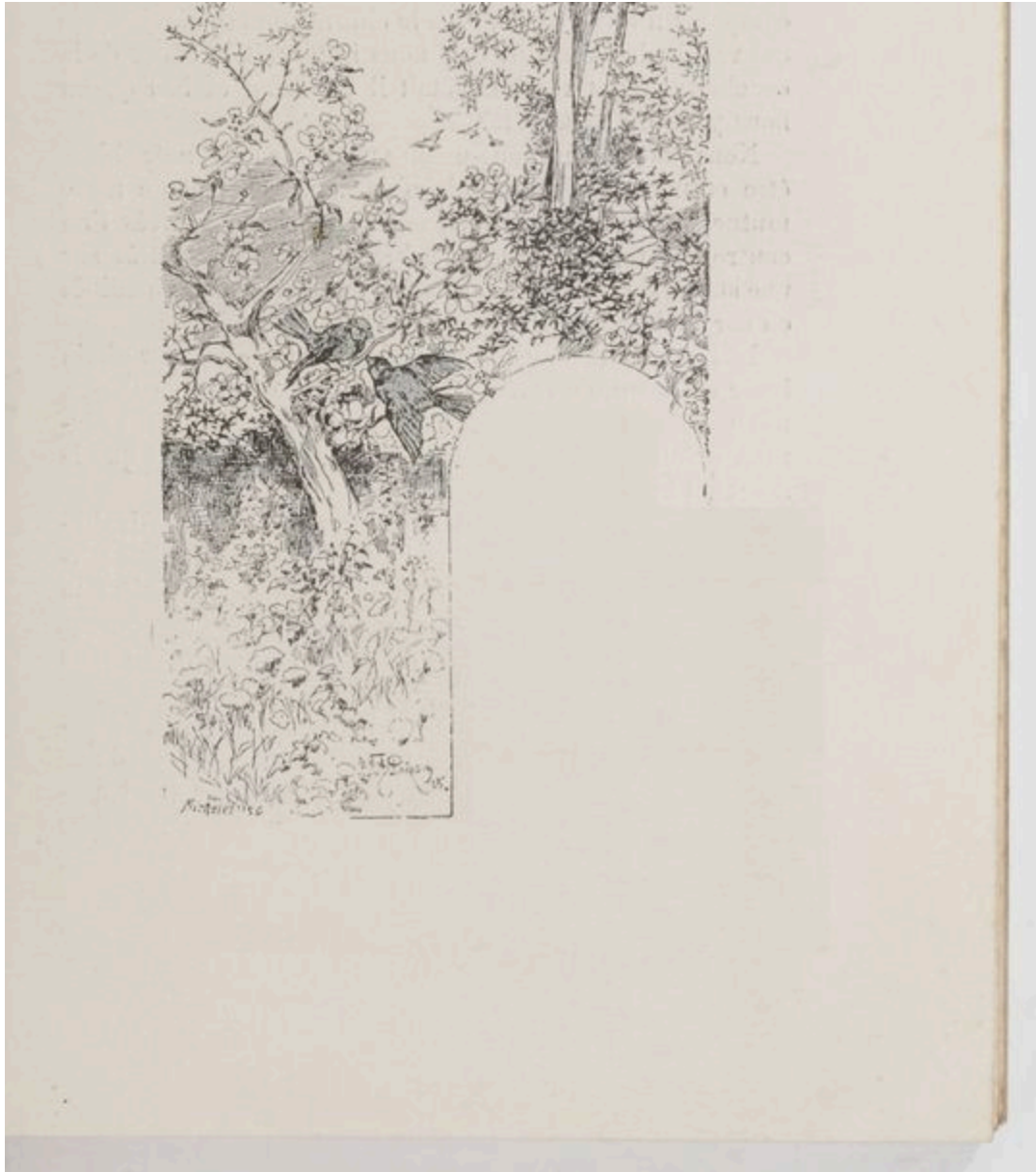
— Moi, dis-je à mon tour, je m'appelle Tchéré. »

Puis j'ajoutai avec un gros soupir :

« Et j'ai bien peur, car j'ai bien souffert ! »

Nous prîmes notre vol, unis désormais dans une délicieuse tendresse réciproque. Un ravissant éblouissement succéda, pour moi, à la funeste vision du matin. Tili me rendit, tout à la fois, le calme et l'espérance.

Non seulement mes peines s'effaçaient sous cette délicieuse sympathie, mais encore je me sentais renaître dans une nouvelle vie, remplie d'éblouissantes promesses d'avenir.



Après les confidences intimes sur le passé, vinrent les doux rêves d'un futur bonheur partagé. Ah ! que d'allégresse dans ces charmants projets !

Chacun de nous y apportait le meilleur de son cœur et de son intelligence. Le monde entier nous appartenait dans ces heures radieuses. Tout y était transformé au gré de nos désirs : la végétation gardait éternellement sa fraîche parure ; le printemps durait toute l'année ; le ciel était toujours serein, et l'abondance s'étalait constamment sous nos pas. Le soir nous surprenait dans ces joyeux gazouillements, et la nuit nous arrêtait là où elle nous trouvait. Nous campions n'importe où, sous le charme de la belle journée qui venait de s'écouler. Que nous importait le choix de la

couchette ! Tout refuge n'était-il pas beau et bon quand nous y étions ensemble ?

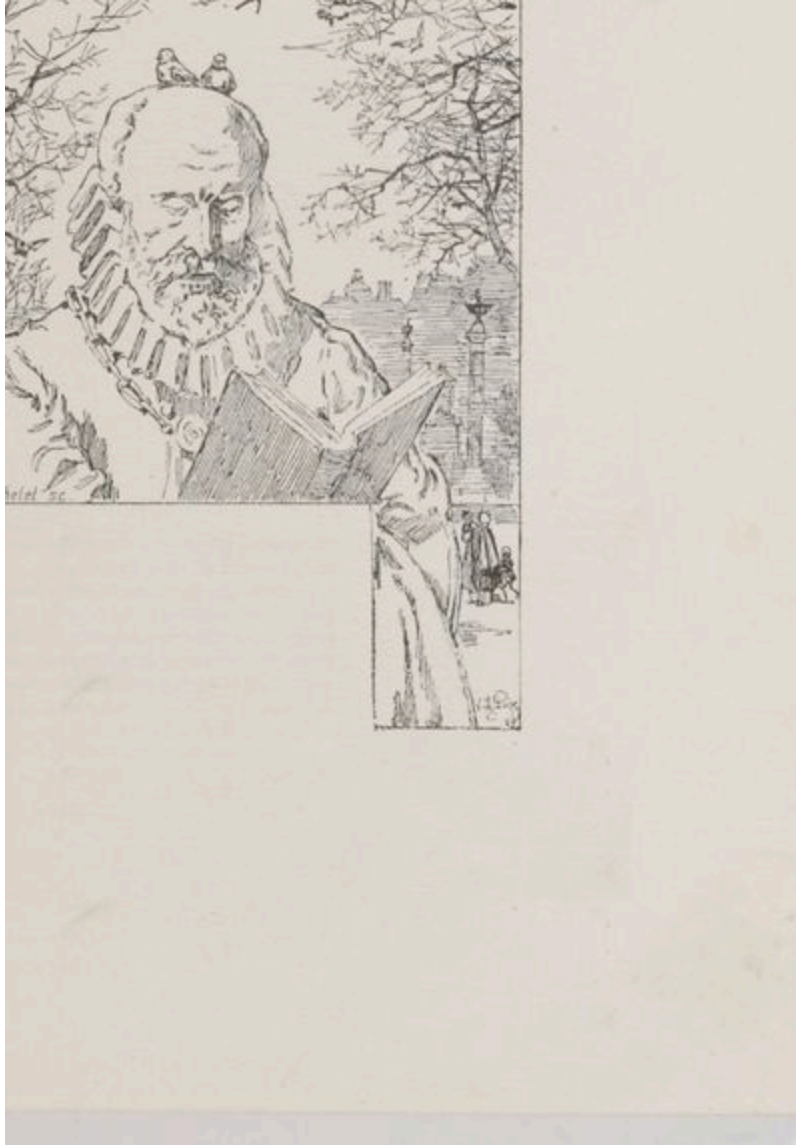
Nous portions en nous-mêmes notre sécurité, notre bien-être et notre bonheur, puisqu'ils nous venaient de notre mutuel amour. Aussi, nous nous endormions, serrés l'un contre l'autre, tantôt sur une branche d'arbre, tantôt sur une statue du jardin ; d'autres fois sur un tuyau de cheminée ou sur le dôme du Panthéon.

Dès que l'atmosphère nous faisait pressentir le prochain lever du soleil, en revêtant la plus douce teinte de l'aube, nos pensées se retrouvaient d'autant plus facilement réunies, qu'elles s'étaient confondues la veille, pendant que le sommeil nous avait surpris.

Les heures matinales nous ravissaient plus particulièrement encore que les autres. Notre premier vol nous portait toujours parmi les fleurs et la verdure. La végétation semblait alors rafraîchie et renouvelée par le bienfaisant repos de la nuit ; les rayons du soleil se montraient plus discrètement, l'air était plus pur.

Tili joyeuse, vive, l'œil brillant, le plumage soyeux, s'élançait légèrement sous les arbres. Elle sautillait lestement d'une branche à l'autre, s'y arrêtaient parfois, les ailes gracieusement déployées, et se penchait coquettement pour se mirer dans les gouttelettes de rosée qui pendaient au feuillage.

Après ce délicieux exercice qui éveillait notre appétit, nous descendions sur l'herbe fraîche pour y chercher çà et là une nourriture peu succulente, mais très joyeusement becquetée. Et nous nous sentions si heureux, que nous aurions volontiers convié l'univers tout entier à partager nos jouissances !



Aussi, notre premier repas savouré, nous nous mettions, avec la plus généreuse ardeur, à débarrasser plantes et arbres des parasites qui les tourmentaient. Nous nettoiyions, avec la plus attentive sollicitude les arbustes que leur nature délicate rendait plus susceptibles d'être envahis. Sans notre travail persévérant, les boutons de rose eussent avorté avant leur éclosion.

Les fruits, avant de naître, eussent disparu dans la fleur dévorée ; et, les plus charmants feuillages n'auraient jamais pu atteindre leur admirable développement.



Ces travaux quotidiens duraient jusqu'à la forte chaleur de la journée.

Parfois, interrompant nos joyeux ébats, nous descendions sur le sol pour y prendre rapidement les miettes qu'y semaient des enfants ; mais Tili était plus téméraire que moi pour recueillir ces succulentes aubaines. Elle allait, avec la plus imprudente hardiesse, prendre, devant les pieds des promeneurs, les débris qu'elle venait partager avec moi. Je ne m'exposais moi-même à ces dangereuses cueillettes, que lorsque les semeurs de miettes avaient laissé la place libre.

A mon tour, je devenais plus audacieux que ma compagne, quand il s'agissait de nous élaner au loin dans les airs. J'entraînais ma douce Tili sur les plus hauts points de la ville, et là, respirant avec délice l'air pur si libéralement livré à nos aspirations, notre félicité devenait aussi immense que l'espace sans limites offert à nos regards. Dans ces moments d'admiration, nous aurions certainement oublié que la journée allait finir, si la fraîcheur de la nue ne nous avait charitablement avertis que la nuit était proche.

Le temps s'écoula si vite au milieu de ces charmantes alternatives de labeur et de délasséments, que nous arrivâmes à l'automne, en murmurant encore nos chants radieux du printemps. Nous fûmes très étonnés quand nous nous aperçûmes que la végétation devenait sévère, triste même, et se dépouillait peu à peu de sa belle et riche parure. Le soleil aussi pâlissait et nous refusait sa chaleur. Puis tous ces signes précurseurs de la mauvaise saison s'accrochèrent encore, et nous menèrent aux rigueurs de l'hiver.

La neige et le verglas nous infligèrent bientôt des souffrances d'autant plus cruelles, que nous ne trouvions plus rien pour nous nourrir. Les fruits et les grains, que nous avions contribué à faire prospérer et multiplier, avaient disparu.

Aussi la faim nous torturait en même temps que le froid ; nous avions peine à déployer nos ailes engourdies pour aller chercher, sous un brouillard glacial, une introuvable miette. Combien de fois nous eûmes à gémir pour nous procurer la moindre parcelle de nourriture !

« Le bien vient d'en haut », avait dit mon père ; aussi, dès l'aube, nous y cherchions du regard quelques lueurs d'espérance ; mais la neige tombait toujours, et nous en becquetions tristement quelques brins, faute de mieux ! Puis, le soir, découragés, transis de froid et affaiblis par ce jeûne forcé, nous soupirions après un nouveau printemps.

Cette charmante saison, si délicatement verte et souriante, fut lente à revenir ; mais elle nous rendit enfin, avec la plus généreuse profusion, toutes les radieuses merveilles qui nous avaient ravis jadis.

Le soleil étendit paternellement ses rayons sur tout ce que l'hiver avait endormi ou engourdi. Ce réveil de la nature sortit harmonieusement de la terre, sous les caresses d'un air tiède et vivifiant. Une volonté invisible avait sans doute donné le signal de cette progressive et admirable résurrection !

La vie se manifestait partout à la fois. Elle apparaissait sous la douceur de la température, comme sur la teinte verdâtre du sol et dans les tendres

bourgeons des arbres. Et tandis que l'atmosphère se remplissait déjà des premiers bourdonnements de l'insecte, la terre, sillonnée de petites fentes, livrait passage à la sève, impatiente d'en sortir.

Cette activité collective fit renaître nos plus délicieux rêves ; car pendant que la plante aspire à féconder sa fleur et l'arbre son fruit, le passereau construit son nid pour y répandre les flots d'amour qui débordent de son cœur !

Notre choix s'arrêta sur l'orangerie du jardin ; et, aussitôt, nous commençâmes à creuser le mur, tout au-dessous du toit. La pierre était dure ; mais quel élément aurait résisté à nos efforts, soutenus par nos espérances ! Notre courage était doublé par la perspective d'un abri sûr, pour contenir notre chère couvée. En peu de jours, notre petite maçonnerie était terminée. Notre sollicitude anticipée y inspira l'art intérieur. La souplesse et le moelleux rivalisaient avec la forme et les proportions, pour produire un vrai chef-d'œuvre. Il n'y manquait plus que la chaleur maternelle pour y caser douillettement notre prochain trésor. Ma gracieuse Tili s'y installa et déploya ses ailes pour couvrir le nid tout entier.

Quand il fut suffisamment chaud, elle y pondit trois œufs que nous nous mîmes à couvrir alternativement.

Quelques jours s'écoulèrent rapidement dans une délicieuse attente ; nous étions sans cesse à épier les premiers tressaillements si désirés.

Et quand de petits becs, encore invisibles, brisèrent légèrement la coquille qui les cachait, un éblouissement inexprimable nous environna : ma Tili et moi, nous aurions volontiers renoncé à respirer, pour aider le souffle naissant qui se révélait à nos sens émerveillés !

La tendresse maternelle de Tili fit des prodiges ; son intelligence, son activité et sa prévoyance doublèrent, sans effort, sous la seule impulsion d'un insatiable besoin d'aimer. Sa voix mêla à ses caresses des accents si délicatement doux, que la couvée chérie fat sans cesse bercée par le charme de la plus pure harmonie.

Nos soins attentifs, facilités par la généreuse fécondité de la végétation qui nous entourait, hâtèrent le développement de nos chers petits. Ils sautillèrent d'abord sur le lierre qui encadrait notre nid ; puis leurs forces précoces nous permirent de les emmener avec nous, pour chanter les bienfaits du printemps et lui apporter notre tribut de labeur.

Tout l'été nous trouva fidèles, Tili, notre belle nichée et moi, à remplir les minutieux travaux que les grosses pattes des jardiniers étaient impuissantes

à exécuter. Le magnifique jardin du Luxembourg était plus frais, plus fleuri et plus prospère que jamais, grâce à notre infatigable concours.

Les feuillages et les arbustes avaient atteint leur plus riche développement : les fleurs du printemps avaient fait place à celles de l'été ; et bientôt celles de l'automne allaient réclamer leur tour. Les fruits des arbres, aussi, montraient leur parfaite maturité ; en un mot, tout faisait déjà présager le passage d'une saison à une autre ; mais le passereau ne s'inquiète jamais du lendemain. Il vit au jour le jour, remplit joyeusement sa destinée, travaille, voltige et gazouille, tant qu'il lui reste une miette à becqueter en liberté.

III

AVENTURES DE KALOUTI.

Ma chère Tili et moi, nous nous étions d'autant plus vivement attachés à ce jardin du Luxembourg, que, dès notre entrée dans la vie, nous avions pu en étudier ensemble toutes les beautés et tous les bienfaits.

Chaque allée, chaque massif d'arbres, chaque nappe de verdure, et chaque brin d'ombre et de lumière, y avaient provoqué nos gazouillements de bonheur et d'admiration.

Tous les éléments qui nous y entouraient ne nous apprenaient-ils point les douceurs et l'utilité d'une générosité réciproque dans la nature ?

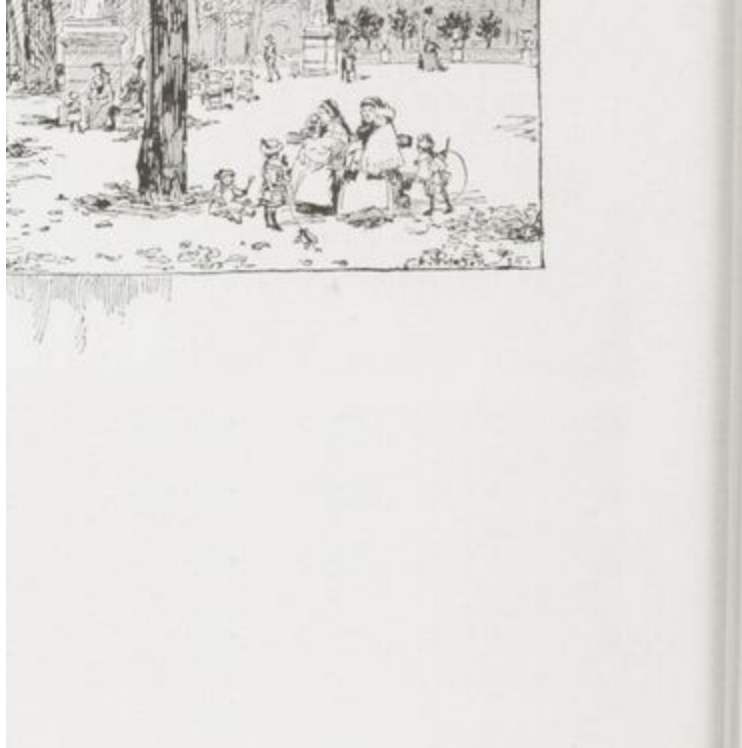
Car si nous mêlions notre petit travail et nos chants d'allégresse au tribut collectif, ne recevions-nous pas, en retour, notre part du bien-être que chacun de nous y apportait selon ses forces, ses talents et son savoir ?

L'arbre puissant et majestueux avait mille trésors à nous offrir dans sa riche végétation. La charmante fleur, qui embaumait l'air de son parfum, semait volontiers quelques graines pour nous nourrir. Et le plus modeste brin d'herbe, non seulement partageait avec nous ses gouttes de rosée matinale, mais encore nous donnait de souples et délicats filaments pour rembourrer nos nids.

Tous nos confrères emplumés, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, nous traitaient en frères.

Les magnifiques oiseaux de haute taille qui vivaient autour des bassins et ceux qui y nageaient, nous regardaient très paternellement becqueter leur nourriture, et jamais coups d'ailes ou de bec ne vinrent nous disputer ces excellents régals.

Dès les premières lueurs de l'aube, presque tous les habitants ailés du jardin se rendaient autour des pièces d'eau : nous y buvions avec délice, nous y prenions des bains d'une fraîcheur extrêmement agréable, et des insectes fort appétissants nous y offraient des déjeuners exquis.



Ces plaisirs, qui succédaient immédiatement à notre réveil, étaient d'autant plus charmants pour nous, que nul promeneur n'en troublait la quiétude ; nous pouvions alors, sans aucune contrainte, nous livrer à tous nos joyeux ébats.

Cependant, tant que la lumière restait encore à demi voilée, nos gazouillements étaient assez discrets : le premier reflet du jour est si timide, si suave et si doux, que nous aurions craint d'en amoindrir et d'en profaner le charme, en y mêlant nos plus bruyants ramages.



Mais à mesure que les rayons du soleil descendaient et inondaient l'atmosphère, nous devenions terriblement tapageurs et expansifs. Chacun de nous racontait à l'envi ses exploits, ses espérances, ses amours, et tous les incidents de son existence. Depuis le mignon roitelet, jusqu'au grand pélican et au cygne majestueux, tous redisaient leur histoire et leurs souvenirs aux échos d'alentour.

Les rossignols, les alouettes, les merles, les mésanges, les fauvettes, les hirondelles, les bouvreuils et tous les autres genres de passereaux, remplissaient l'air des plus ravissantes mélodies.

Les oiseaux de haute taille, au contraire, ne savent point chanter, et lancent le plus souvent des sons fort désagréables. Ainsi, les canes et les canards, les oies et les jars, qui tous sont très bavards, deviennent parfois assourdissants.

De très belles grues, au manteau gris cendré et aux cris perçants, vantaient les voyages lointains qu'elles faisaient jadis deux fois par an. L'été, elles allaient chercher une agréable fraîcheur dans les pays du Nord ; l'hiver, elles trouvaient une température tiède, soit en Afrique, soit dans les contrées méridionales de l'Asie.

Les flamants, très élégants dans leur joli plumage rose et rouge, décrivaient avec admiration les immenses plaines salées de leur pays natal. Ils étaient nés dans l'île de la Camargue, dont les étangs, fort riches en mollusques, leur donnaient une nourriture aussi succulente qu'abondante. Cette île, disaient-ils, leur fournissait peu d'abris et peu d'ombrages à son centre, par suite de l'aridité du sol, qui est en grande partie couvert de sel ; mais ils trouvaient, sur les rives du Rhône, des arbres de haute futaie, inaccessibles aux redoutables reptiles, qui sont fort nombreux dans ces parages. Quand ils y construisaient leurs nids, mâle et femelle saisissaient à eux deux, à cet effet, une énorme motte de terre, et la portaient sur les branches qui formaient la cime d'un arbre. Ils recouvraient ensuite cette motte de foin et de duvet, pour rendre la couchette chaude et moelleuse ; puis, quand les œufs étaient pondus, il les couvaient à tour de rôle, en se mettant à cheval sur le nid, et en laissant pendre au dehors leurs longues jambes. Dès que leurs petits pouvaient voler, ils les emmenaient en rase campagne, aux bords des étangs et des marais pour leur faire éviter les attaques des serpents et des couleuvres qui sillonnent les rives du fleuve.



Vers le mois d'octobre, tous les flamants de l'île se réunissaient et partaient ensemble pour l'Afrique dans un ordre parfait. Les haltes de ces voyages aériens étaient désignées d'avance ; et, chaque fois que ces voyageurs ailés s'arrêtaient pour dormir, deux d'entre eux devaient veiller et monter la garde toute la nuit, pour donner l'alarme à toute la bande en cas de danger. La même discipline était observée pour le retour qui avait lieu à la fin de février.

Les pélicans, plus grands et plus gros que les flamants, racontaient à peu près les mêmes détails que ces derniers, sur la manière dont ils édifiaient leurs nids. Ils étaient nés, non point dans le midi de la France, comme leurs confrères couleur de rose, mais de l'autre côté de l'Europe, sur les bords de la Bistritza. Et, comme chaque oiseau trouve son nid beau, ils n'avaient

jamais rien rencontré de plus admirable que le site délicieusement pittoresque qui les vit naître.

Ils disaient que la Bistritza roule coquettement des eaux argentines et vagabondes, qui se jouent et bouillonnent dans des roches d'un rose tendre, au milieu d'une éblouissante végétation multicolore.

Et la charmante rivière féconde si richement ses rives sinueuses, que la vie, l'abondance, la grâce et la beauté, semblent jaillir de ses flots.

Aussi des myriades d'oiseaux migrants peuplent-ils ses arbres, ses buissons, ses bouquets de fleurs et ses roseaux, dès que l'air tiède du printemps en a fait revivre la végétation.

Chaque couple y prospère et y élève sa mignonne famille avec d'autant plus de sécurité, que les cabanes de paysans y sont fort rares à cause des excessives rigueurs de la mauvaise saison.

Les petits oiseaux de passage y restent durant tout l'été ; et, ne retournent dans les pays chauds que vers la fin de septembre, ou au commencement d'octobre ; mais les grands oiseaux migrants se rendent dans les Carpathes dès le mois de juillet, afin que leurs jeunes nichées y fortifient suffisamment leurs ailes, pour pouvoir ensuite voler, sans danger, d'un continent à l'autre.

Ils trouvent dans les Carpathes, les meilleurs éléments pour leurs exercices aériens : des forêts grandioses, des arbres gigantesques, dont les cimes se perdent dans les nuages, des monts de 3,000 mètres de hauteur.



Les ravins y sont d'une profondeur vertigineuse ; les pics, souvent inaccessibles, semblent toucher le ciel, et les torrents qui se précipitent de leur sommet, paraissent rouler la foudre dans l'impétuosité de leur course grondeuse.

La faim n'oblige jamais les pélicans à faire des haltes en route pour se nourrir, car la nature les a doués d'une immense poche de peau, placée au-dessous du bec, et dans laquelle ils emportent des provisions considérables ; cette poche peut contenir 20 litres d'eau et plusieurs livres de poissons.



Parmi les autres oiseaux de haute taille, il y en avait un superbe, extrêmement grand ; il mesurait 1^m,50 de l'extrémité de la queue au bout du bec. Son port noble et majestueux attirait tous les regards.



Paternel avec les petits oiseaux, bienveillant avec ses égaux, il apportait une admirable bravoure à nous protéger contre les attaques des chiens et des autres passants. Ses coups d'ailes ou de bec le rendaient redoutable, mais il n'en usait que pour nous défendre contre les méchants qui nous faisaient du mal, car il disait souvent que l'on n'est pas digne de posséder la force, si l'on ne sait en user avec équité. Il avait, du reste, une grande expérience de la vie, acquise tout à la fois par ses étranges aventures, et par les tribulations qui attristèrent sa jeunesse.

Pourchassé, persécuté, battu et traité de déclassé dans le monde ailé, il avait souffert mille tortures dès sa sortie de l'œuf.

Il comptait déjà plus de soixante printemps quand je l'ai connu.

Il était né dans les Pyrénées, parmi les habitants d'une nombreuse basse-cour, installée dans le plus joli coin de la vallée d'Ossau.

L'œuf duquel il était sorti avait beaucoup voyagé avant d'être couvé. Il venait directement du nord de la Russie, après avoir été dérobé dans un énorme nid formé d'herbes sèches, au milieu des monts Ourals. Arrivé dans la vallée d'Ossau, il fut offert à dame Colette, la ménagère de la basse-cour, et mis tout aussitôt sous une cane qui eut mission de le couvrir, avec huit de ses propres œufs.

Cette cane était extrêmement bavarde. Elle examina l'œuf étranger dans tous les sens ; puis allant commérer au milieu des dindes, des canards, des paons, des oies et des pintades, elle leur raconta que dame Colette lui avait donné à couvrir un œuf six fois grand comme les siens, et blanc comme la neige.

Chacun alors s'approcha du nid de la cane, glosa sur le grand œuf blanc, et se fit prophète de malheur.

Ce qui excita au dernier degré la méchanceté et la jalousie de tous ces bavards oisifs et stupides, ce fut l'excessive sollicitude dont dame Colette entourait le grand œuf blanc. Elle le remplaçait toujours bien au milieu des autres pour lui donner le plus de chaleur possible, courait après la cane récalcitrante, et la remettait forcément dans le nid.

Au bout de quelques jours les petits canards sortirent de leurs coques transparentes et marbrées, mais l'œuf étranger resta intact.

Une pintade taquine dit en ricanant :

« C'est un œuf artificiel. »

Enfin, un cri de surprise annonça une fente à la coque du grand œuf blanc ; puis un bec tout rouge se montra :

Peu à peu un long cou se déploya ; le reste du corps parut presque aussitôt, couvert d'un duvet brun foncé. Quelques heures plus tard l'oiseau phénoménal descendait de son nid.

« Kalouti ! crièrent à la fois les paons et les dindes.

— Kalouti ! » répétèrent par imitation les canards, les oies et les pintades.

Et cette exclamation resta définitivement le nom du nouveau-né, dont nul ne s'approcha plus sans crier : « Kalouti ! »

Et la fureur de tous augmenta encore, quand dame Colette apporta à son jeune protégé de fines herbes aquatiques et du menu poisson. Elle dut défendre ce succulent festin contre les méchantes convoitises qui l'entouraient.

Les mêmes précautions furent employées chaque jour pour tous les repas, auxquels on joignit bientôt des insectes, des mollusques et des grenouilles.

Cette tendre sollicitude, inusitée jusqu'alors pour les oiseaux de la basse-cour, y excita une sourde tempête : il n'était question de rien moins que d'étrangler Kalouti ! Celui-ci se sentait parfaitement à l'aise tant que la ménagère était là ; mais dès qu'elle disparaissait, il ne savait plus où se réfugier. Seul au milieu d'une nombreuse volaille en courroux, il en recevait mille avanies, et coups de bec ou d'aile.

Il réfléchit à sa triste situation de déclassé ; il sentit instinctivement que l'union fait la force.

Et, comme il était très intelligent, il se mit à étudier le moyen de s'introduire furtivement dans n'importe quel groupe de ses persécuteurs, pour sortir enfin de son dangereux isolement.

Ses goûts particuliers l'attiraient de préférence vers l'eau ; il imita donc les allures des oies et des canards et, un beau matin, il entra avec eux dans la mare. « Kalouti ! » crièrent-ils avec colère. Et, le chassant honteusement, ils le poursuivirent jusqu'à l'autre extrémité de la basse-cour, en lui arrachant des touffes de duvet.

Kalouti se secoua deux ou trois fois, oublia sa mésaventure, et tourna ses regards vers les autres groupes. Après réflexions, son choix se porta sur les paons. La noblesse de leur démarche concordait parfaitement avec les sentiments de dignité qu'il sentait en lui-même. Il pensa que, s'il s'appliquait à imiter leurs attitudes, il leur ressemblerait assez, pour pouvoir entrer dans leurs rangs et y être confondu.

Les paons se voyant examinés, se crurent admirés et firent la roue. Kalouti aussitôt s'élança au milieu d'eux et, s'évertuant à étaler la queue qu'il n'avait pas, il se rendit ridicule. Sa posture parut si incongrue, que leurs majestés les paons s'en irritèrent terriblement ; oubliant l'aristocratie de leur race, ils trépignèrent sur l'impertinent, en lui disant :

— Misérable Kalouti ! cache ta laideur sous terre, et souviens-toi que la beauté n'a été créée que pour nous.

Kalouti, mystifié, meurtri, insulté, ne se découragea point. Il se réfugia dans un coin ; et, tout en faisant un brin de toilette, il s'aperçut qu'en effet,

son duvet brun foncé faisait disparate avec la nuance arc-en-ciel de celui des paons.

Il pensa alors qu'il pouvait, sans encourir une nouvelle humiliation, tenter de se réunir aux dindes qu'il étudia attentivement. Comme elles, il hérissa son plumage avec une emphase grotesque, abaissa son bec sottement sur son poitrail ; et, imita si bien leur suffisance comique, qu'elles s'y reconnurent. Elles fondirent sur lui au moment même où il croyait avoir conquis sa place parmi elles.



S'étant sauvé vivement, il en fut quitte pour quelques égratignures qui l'engagèrent à devenir de plus en plus modeste. Et, sans tarder, raccourcissant ses jambes et faisant le bossu, il se faufila, à pas comptés, parmi les pintades. Celles-ci, très querelleuses de leur nature, jetèrent les hauts cris, et piquèrent avec rage l'insolent qui osait les caricaturer si impudemment !

Kalouti était désolé de tous ces mécomptes successifs ; mais comme il avait l'esprit rempli de ressources, il prit aussitôt une nouvelle décision :

puisque tous ses confrères ailés le haïssaient, pourquoi n'irait-il pas vivre avec dame Colette qui l'aimait. Cette bonne pensée le fit sauter de joie ; et, dédaignant à son tour les stupides orgueilleux qui le repoussaient, il guetta l'arrivée de la ménagère. Celle-ci, comme toujours, lui donna quelques caresses et le fit becqueter sous ses yeux ; puis, comme elle regagnait son gîte, Kalouti se cacha sous sa jupe et entra avec elle à la ferme.



Horreur !... Où était-il tombé ?... L'homme de dame Colette, un grand couteau en main, égorgeait une quantité d'oiseaux : dindes, canards, pintades, oies, etc.

Pour le coup, Kalouti, perdant son sang-froid, en eut le vertige. Il se réfugia, en chancelant, sous la chaise de la ménagère, et ferma les yeux pour ne plus voir la sinistre besogne.

Mais le couteau continuait à grincer !... N'y pouvant plus tenir, il rouvrit les yeux, chercha une issue, et apercevant une porte basse entr'ouverte, il s'y précipita et se trouva dans l'étable. Il n'avait pas encore eu le temps de

s'y orienter, quand il reçut un coup de pied d'une vache. La meurtrissure en était bien plus douloureuse que celles qu'il attrapait à la basse-cour ; il songea de nouveau à fuir !

Il vit une petite ouverture grillée, l'enfonça sans trop de peine, et tomba dans un clapier, peuplé d'une cinquantaine de lapins. Ceux-ci, épouvantés par cette soudaine visite, firent un vacarme terrible ; et, en grattant vivement le sol pour s'y créer un passage, ils démolirent une cloison qui, en s'affaissant, leur livra la clef des champs : ils disparurent tous avec la rapidité de l'éclair.



Kalouti, sorti derrière eux, contempla tranquillement l'atmosphère, essaya de s'y élancer, mais ses ailes, incomplètement développées, refusèrent de le porter.

Il entendit alors un léger murmure qui l'appelait dans des sons cadencés. Il hésita un instant, car il regrettait dame Colette et se disait qu'il y avait ingratitude à la fuir ; mais le couteau ensanglanté se dressait devant lui, dès qu'il tentait de revenir sur ses pas.



Et, docile au petit murmure qui l'appelait, il se trouva tout à coup devant le Gave, et s'y plongeait avec délice.

C'était la première fois qu'il se baignait sans contrainte ; et pourtant il sentit qu'il marchait mieux sur l'eau que sur la terre. Allait-il enfin trouver des frères ? Et existait-il des frères pour lui ?... A quelle race appartenait-il ?... Était-il seul de son espèce, et condamné à toujours vivre en déclassé ?...



Très philosophe de sa nature, il bannit bientôt ces tristes pensées, pour ne songer qu'à tirer bon profit de sa nouvelle situation. Le Gave lui apparaissait encore meilleur que dame Colette ; comme elle, il lui donnait de l'eau fraîche, des insectes, des plantes aquatiques, des mollusques, du menu poisson ; mais tout cela en plus grande abondance. Il s'abandonna donc avec confiance à ce généreux courant, et, peu à peu, sans s'en apercevoir, se trouva dans les environs de Pau.

L'horizon s'était considérablement élargi autour de lui ; et il sortait parfois de l'eau, pour courir après les insectes qui voltigeaient, de fleur en fleur, sur les deux rives. Il y prenait même beaucoup de plaisir, quand il entendit un léger bruissement derrière lui : était-ce encore le grincement du couteau ensanglanté qui arrivait jusqu'à ses oreilles !...

Il se retourna tout frissonnant ; un coup partit, et le malheureux tomba aux bords du Gave.

Il ferma les yeux, de crainte d'apercevoir l'instrument fatal ; car il avait encore conscience de son existence. Puis, sentant une main humaine qui le saisissait par le cou, il entendit celui qui le tenait, dire tout haut :

— Sur quelle espèce de gibier suis-je donc tombé ? Je n'en avais jamais vu de pareil. Est-ce mangeable ou non ?

Celui qui parlait ainsi était un petit bourgeois béarnais qui habitait, à Pau, une très modeste maisonnette, cachée derrière le château d'Henri IV. Il venait de faire bonne chasse ; sa carnassière était déjà remplie de gros et de menu gibier : il dut la laisser ouverte pour y poser Kalouti par-dessus.

En entrant dans la cour qui précédait sa maisonnette, il se hâta de suspendre sa carnassière à un gros clou, planté au-dessus d'une citerne ; puis, affamé comme un chasseur, il courut se mettre à table.

Kalouti vivait encore ; mais, habitué dès sa naissance à jouer la comédie, il faisait le mort avec un talent remarquable. Rendu déjà méfiant par une horrible vision, il se dit que celui qui venait de tuer tous les oiseaux qui étaient dans la carnassière, ne valait pas mieux que l'homme de dame Colette. Et toujours prompt à prendre une résolution, il se jeta dans la citerne, pendant que le chasseur était tranquillement à dîner.

Cette citerne, étroite à son orifice, formait, à l'intérieur, deux vastes pièces voûtées. Celle du fond, appelée citerneau, recevait les eaux de pluie qui se filtraient en passant à celle où donnait l'orifice. Au-dessus de cet orifice, était plantée une poulie, sur laquelle roulait la corde qui retenait un seau. Kalouti avait rasé cette corde en tombant dans la citerne ; et, dans sa chute, il ne s'était pas même étourdi, l'eau l'ayant mollement retenu à sa surface.



Son premier soin fut de plonger à tout hasard dans l'obscurité, autour de lui ; et il s'aperçut, avec une grande satisfaction, que les plantes aquatiques et les mollusques y fourmillaient. Malheureusement, à mesure que la fraîcheur de l'eau le fit sortir d'un engourdissement d'abord inconscient, il sentit une douleur à l'une de ses ailes, et il constata aussitôt que deux grains de plomb s'y étaient logés.

Au même instant, il entendit des voix au-dessus de lui, dans la cour :

« Qui a mis la main dans ma carnassière, s'écriait le chasseur ; je sais bien qu'il y avait, au-dessus même, un grand oiseau étranger, avec un très long cou, un bec rouge et le plumage brun. »

Une voix plus douce lui répondit :

« Tu auras sans doute sommeillé dans les bois et tu l'auras rêvé. »

Le chasseur protesta, réclama encore ; puis une vive clarté se montra vers l'orifice de la citerne. Kalouti se tint coi, à l'extrémité opposée ; mais sans émotion, car il avait déjà compris que l'ouverture par laquelle il s'était

précipité dans la citerne, n'était point faite pour les promenades d'un homme.

Il commença par retirer de son aile les deux grains de plomb qui le faisaient souffrir, se régala copieusement d'excellents mollusques, puis s'endormit délicieusement dans le citerneau. Il y surnageait agréablement comme dans une berceuse, car son plumage était imperméable.

A dater de cette nuit, et grâce à sa prudence intelligente, il vécut en toute sécurité dans cette étrange résidence.

De l'eau et de la nourriture en abondance, et une quiétude incomparable. Sa solitude ne le tourmentait plus, car il se disait qu'il vaut mieux être seul, que de supporter péniblement la société d'êtres méchants, stupides et jaloux.

Il voyait souvent descendre le seau dans la citerne ; mais il en remontait si vite que cela ne troublait point sa liberté.

S'étant, un matin, approché de l'orifice de la citerne, pour se mirer dans l'eau sous la clarté du jour, il y resta tout saisi d'étonnement et de vanité : son plumage, jadis brun foncé, était devenu blanc comme la neige, et tranchait coquettement avec l'éclatante rougeur de son bec ; et, il se vit bien plus grand qu'aucun des oiseaux de dame Colette.



Essayant alors de s'élancer vers le ciel bleu qu'il contemplait, il s'aperçut que ses ailes étaient maintenant si immenses, qu'il lui serait impossible de les déployer dans l'orifice de la citerne. Cette certitude lui inspira de sérieuses réflexions : S'il grandissait encore, sa retraite ne deviendrait-elle pas trop petite pour lui ?

Devant cette alternative impérieuse, il prit vite une décision importante : dès qu'il vit descendre le seau, il s'élança dessus, avant d'y laisser entrer l'eau, et aussitôt la corde courant sur la poulie, Kalouti arriva bien vite au niveau du sol.

Une femme, qui tirait la corde, jeta un cri perçant et tomba à la renverse. Ceux qui coururent à son secours virent, avec effarement, une grande masse blanche qui, s'élevant vivement dans les airs, disparut dans la nue : « C'est un revenant ! » dit-on avec stupeur.

Et depuis lors, cette même citerne, qui avait si longtemps abrité l'étrange déclassé, s'appelle toujours : la citerne des revenants.

Pendant que les Béarnais commentaient cet événement, Kalouti, superbe et majestueux, planait dans des sphères prodigieusement élevées, en se

dirigeant vers le nord.

Il se sentait si fort, si heureux, si puissant dans sa conquête aérienne, qu'il se croyait maître de l'univers.

Et pourtant, au milieu de ce délicieux enivrement, il se dit qu'il y avait une place vide dans son bonheur : il était seul ! Il n'avait pas de frères ! Il n'avait donc rien à aimer !...

Et son long cou, souple et élégant, décrivant un demi-cercle, lui fit plonger ses regards tout au loin, au-dessous de lui.

Il aperçut alors, dans un charmant bouquet de verdure, une ronde plaque de cristal qui brillait sous les rayons du soleil, tandis que de petits points, éclatants de blancheur, se jouaient à sa surface.

Et, selon sa constante habitude, Kalouti, prompt à la décision, se dirigea aussi rapidement vers la terre qu'il s'était élevé dans les airs.



Ce vol irrésistible le déposa dans le jardin du Luxembourg, tout au milieu de la grande pièce d'eau : il y fut joyeusement accueilli par les magnifiques cygnes qui en font l'ornement. Ceux-ci s'inclinèrent devant lui avec une

vive sympathie, et lui dirent en lui donnant une douce accolade : « Frère, sois le bienvenu parmi nous. »

Kalouti, saluant à son tour, pencha sa tête vers l'eau qui miroitait devant lui, en reflétant sa gracieuse et élégante silhouette : il s'aperçut alors que, comme ses bienveillants hôtes, il était cygne !...

Depuis ce temps, tous les promeneurs du jardin du Luxembourg admirent en Kalouti le plus grand, le plus beau, le plus majestueux de tous les cygnes de la contrée ; tandis que tous ses frères qu'il adore, le chérissent aussi comme étant le meilleur d'entre eux.

IV

BELKO ET ZAZOULI.

Tous les oiseaux migrants qui séjournaient avec nous au jardin du Luxembourg, avaient acquis beaucoup de savoir en parcourant de lointaines contrées. A eux tous, ils avaient visité tous les pays du monde. Ils en connaissaient les agréments et les écueils, les plaines et les montagnes, les cours d'eau, les lacs et les grandes mers. Ils savaient y choisir sûrement la saison propice pour y séjourner, et trouver les plus charmants sites pour y élever leurs petits.

Ils étaient attristés d'être privés de ces vols de longue haleine qui les transportaient jadis dans des climats appropriés à leur nature ; mais ils s'aimaient si tendrement entre eux, qu'ils se consolaient de leur esclavage actuel, en se redisant leurs chères pérégrinations d'autrefois. Les cigognes, surtout, racontaient avec émotion leurs migrations périodiques ; et, à chaque changement de saison, elles battaient des ailes comme pour essayer de partir ; mais, hélas ! on leur avait inhumainement raccourci leurs plus longues plumes. Et alors, les unes vantaient leurs étés passés dans les fraîches et vertes campagnes de la Hollande, et leurs hivers sur les jolis rivages fleuris du Kour, en Géorgie.

Celles-là avaient niché, chaque printemps, en Podolie, sur de charmantes maisonnettes bâties aux bords du Dniester, et s'étaient abritées, chaque hiver, sous les palmiers baignés par le Chélif, en Algérie.

D'autres avaient passé alternativement six mois sur les gracieuses rives du Pruth, en Bessarabie, et six mois dans les tièdes vallées de la Grèce.



Deux d'entre elles, mâle et femelle, étaient tout particulièrement intéressantes, par les émouvantes péripéties qui les avaient, depuis peu, amenées parmi nous. La femelle se nommait Zazouli, et le mâle, Belko. Ce dernier était né en Suède, sur une rustique cabane scandinave qui se mirait dans un joli lac poissonneux, encaissé dans les montagnes Dofrines.

Zazouli avait vu le jour, durant le même printemps, en Galicie, sur une élégante habitation polonaise, construite sur les bords de la Vistule.



Quelques mois plus tard, chacun d'eux était emmené par ses père et mère en Afrique, pour y passer la saison rigoureuse en Tunisie. Belko et Zazouli s'y rencontrèrent au moment où ils se désaltéraient, côte à côte, dans les eaux de la Medjerda.

Belko, ébloui de la grâce et de la gentillesse de sa jeune voisine, lui poussa galamment des mollusques sous le bec.

Zazouli, attendrie, mit tout son petit cœur dans un doux regard de reconnaissance et trouva qu'un aussi excellent festin serait infiniment meilleur s'il était becqueté à deux.

Belko, ravi de cette délicate invitation, renchérit sur l'aimable politesse de son interlocutrice, et s'écria qu'il vaudrait bien mieux encore partager

désormais tous leurs repas en confondant tous leurs sentiments dans une mutuelle sympathie, dont il offrait, pour sa part, le premier enjeu.

Cette idée leur parut à tous deux si attrayante, qu'ils se mirent aussitôt à battre joyeusement des ailes, l'un devant l'autre, en signe d'assentiment.

Et sous l'influence de leurs intarissables confidences, la saison courut pour eux, si légère et si heureuse, qu'il leur parut tout à coup, qu'elle finissait au moment même où elle venait de s'ouvrir. Mais les rayons du soleil les empêchèrent d'oublier qu'il était temps de chercher une atmosphère plus fraîche pour y passer leur été, et ils se résignèrent à quitter leur chère Tunisie.

Avant de s'en éloigner, ils la parcoururent dans tous les sens, disant adieu et merci aux fleurs et aux forêts, aux lacs et aux montagnes, aux palmiers et à leurs frais ombrages, au ciel bleu qui leur avait donné des journées si sereines et des nuits si étoilées ! Ils becquetèrent encore quelques instants les jolies rives de la Medjerda, à l'endroit même où ils s'étaient rencontrés pour la première fois.

On part sans trop de tristesse, quand on est sûr d'arriver avec joie.

Et ils entrevoyaient déjà, dans leurs rêves d'avenir, le plus charmant paysage du monde pour y élever une superbe nichée. Ce paysage enchanteur, ils l'avaient choisi d'avance, avec une exactitude mathématique.

Car tout oiseau est géographe d'instinct dès sa naissance.



Aussi Belko et Zazouli se réunirent-ils ; sans hésitation, pour leur voyage, à la bande de leurs sœurs les cigognes, qui allaient se diriger directement sur la Turquie d'Europe.

La traversée fut splendide, dans une atmosphère tiède et calme, entre une mer moutonneuse et un ciel admirablement pur.

La bande ailée franchit successivement, dans les airs, la Méditerranée, la Sicile, la mer Ionienne et le canal d'Otrante : puis, plana un instant au-dessus des montagnes de l'Albanie, y remplit les échos d'adieux mutuels répétés ; et, chaque couple prit séparément la direction qui correspondait à l'itinéraire qu'il s'était tracé.

Belko et Zazouli, continuant leur route aérienne en droite ligne, traversèrent la Roumélie, et entrèrent en Bulgarie dans un ravissant paradis champêtre, que les monts Balkans protégeaient contre les ardeurs du soleil.

Le site en était incomparablement gracieux et accidenté : des montagnes et des forêts, de l'eau et de la verdure, de la vie dans la solitude, partout des nids, des fleurs, des insectes chatoyants et des mélodies suaves.

Un charmant cours d'eau, limpide et indiscipliné, qui tantôt résonnait sur les roches, et tantôt disparaissait sous les bois, produisait, dans ses bouillonnements mesurés, l'accompagnement discret des doux chants qui remplissaient l'air.

Les oiseaux seuls savent découvrir d'instinct ces paysages privilégiés.

Et pourtant une habitation d'homme s'était installée au milieu même de ces trésors agrestes ; mais si rustiquement, qu'elle ne déparait point les éléments pittoresques qui l'entouraient : c'était une modeste cabane bulgare, construite à la façon primitive d'un nid de passereau, c'est-à-dire avec un seul rez-de-chaussée bâti en terre, et couvert de chaume.

Le mur extérieur, blanchi à la chaux chaque printemps, comme toutes les maisons bulgares, disparaissait, presque en entier, derrière les buissons et les hautes herbes qui lui disputaient le terrain ; mais le mince ruban blanc comme la neige qu'il laissait voir, tranchait très coquettement avec cette envahissante verdure, et avec la teinte grisâtre du toit.

C'ÉTAIT UNE MODESTE CABANE BULGARE. (PAGE 52).



Pas de sentier pour y arriver, pas de gazon froissé par le passage des hommes et des animaux ; car la puissante végétation qui règne en souveraine dans ces contrées, répare, du soir au matin, toute atteinte portée à sa vigoureuse fraîcheur.

C'est cette proprette maison rustique, qui allait recevoir la première couvée de Belko et de Zazouli : c'est-à-dire un nid d'oiseaux sur un nid d'hommes.

Nos deux voyageurs ailés, arrivés au déclin du jour, s'élançaient sur le toit de la modeste habitation, au moment même où une femme en sortait, une cruche en main :

« Hourra, hourra ! deux cigognes sur notre maisonnette ! » cria la paysanne émerveillée.

C'était un grand événement !

Toute la famille bulgare se précipita au dehors :

« Hourra ! hourra ! » répéta-t-elle joyeusement en chœur.

Le plus âgé de la nichée découvrit sa tête à longs cheveux blancs comme la neige ; et, levant en l'air son bonnet de peau de mouton :

« Salut et bienvenue aux messagères de la Providence », dit-il.

Les autres, hommes, femmes et enfants, se mirent à danser gaiement, en contemplant la chère apparition.

Et les exclamations de bonheur continuèrent : « Hourra ! hourra !... »

Belko et Zazouli, ravis de cette excellente réception, étaient gracieusement posés sur le toit hospitalier dont ils venaient de prendre possession. Leurs silhouettes délicates et élancées se détachaient, charmantes et transparentes, sur la teinte rosée du soleil levant. Et s'ils étaient heureux de ce bon accueil, ils ne songeaient nullement à s'en étonner. Ils savaient que les cigognes étaient considérées partout comme des porte-bonheur, ainsi que leurs petites sœurs les hirondelles.

Comme ces dernières aussi, non seulement elles ne demandent rien à l'homme pour leur subsistance, mais encore elles lui rendent des services importants.



Si les hirondelles purifient l'air des microbes, porteurs de nombreuses maladies, les cigognes débarrassent la terre de reptiles dangereux pour l'homme, et destructeurs de la végétation.

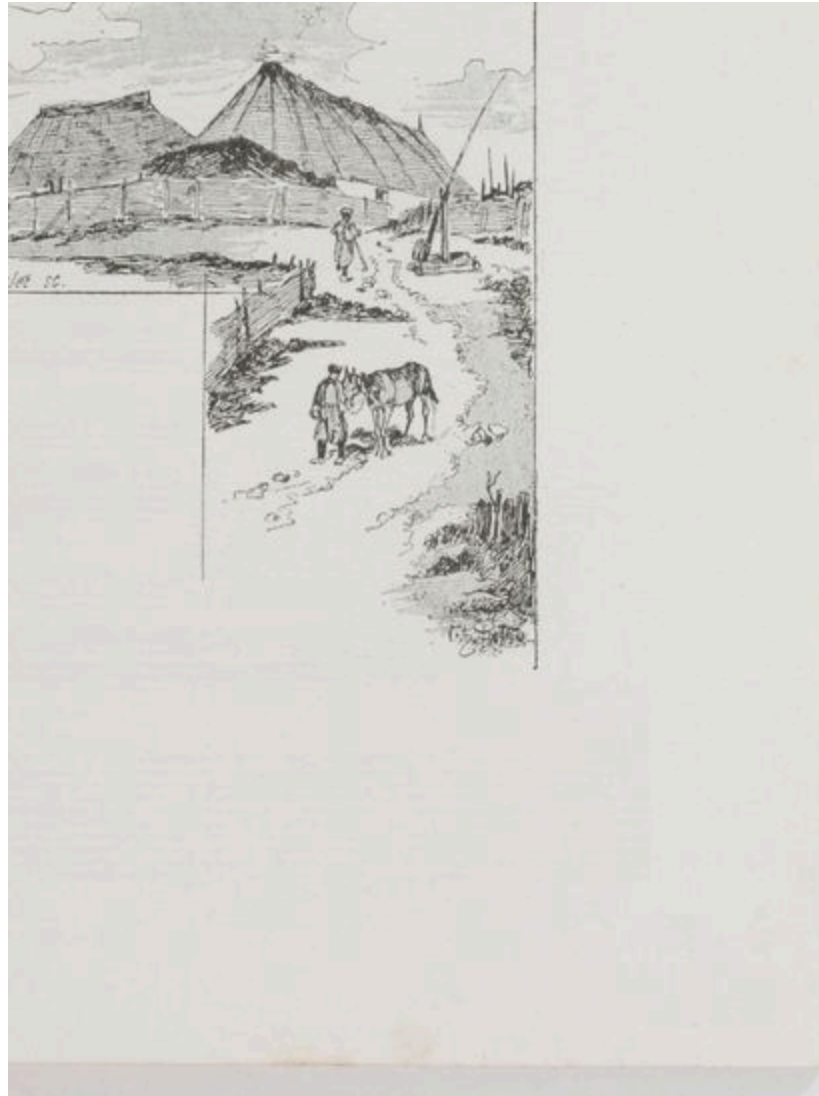
Bientôt le couple nouvellement arrivé et les Bulgares ne formèrent qu'une seule famille.

Ils habitaient la même maisonnette ; les uns dessus, les autres dedans ; mais nul n'empiétait sur le domaine de son voisin. Ils se désaltéraient à la même rivière ; il se rencontraient dans les mêmes montagnes et dans les forêts, marchant souvent côte à côte, les cigognes en parfaite sécurité, les paysans avec une déférence et un amour superstitieux pour leurs oiseaux chéris.



Et, tandis que les Bulgares cultivaient légumes, blé, maïs et autres graminées pour leur nourriture présente et pour leurs provisions d'hiver, Belko et Zazouli étaient infatigables à détruire tout reptile qui aurait pu en dérober la moindre parcelle.

Les semences, constamment protégées dans leur éclosion et leur développement donnèrent une superbe récolte qui amena le bien-être et l'abondance dans l'humble cabane hospitalière. Et les deux cigognes, heureuses de la discrète sollicitude qui les entourait, élevèrent, en toute sécurité, une magnifique nichée qui leur offrit un inépuisable trésor de bonheur, de tendresse, et de délicieuses émotions.



Paysans et oiseaux furent donc également récompensés de leurs bons sentiments ; et ils y puisèrent aussi, à l'heure de la séparation, la douce certitude de se revoir à la saison prochaine : car on ne quitte point le nid que l'on chérit, sans désirer d'y revenir.

L'heure du départ était en effet arrivée pour les migrants ailés. La nature avait déjà pris le calme et la teinte mélancoliques qui précèdent l'hiver ; et, toutes les cigognes qui venaient de passer leur été dans les différentes contrées voisines des Balkans et des Carpathes, allaient se diriger sur les bords du Danube ; c'est là qu'est le rendez-vous général des oiseaux de haute taille qui effectuent, par nombreuses bandes, leurs grands voyages au delà des mers.



Par une sereine matinée d'octobre, Belko, Zazouli et leurs petits, sur le point de s'éloigner, battirent des ailes en signe d'adieux et de remerciements, devant la rustique maisonnette bulgare.



Toute la famille répondit à l'appel muet en se précipitant au dehors ; mais, cette fois, silencieuse et les yeux humides. Tous les regards suivirent affectueusement dans les airs les charmantes messagères du bonheur. Et leur vol, rapide et léger, se perdit dans le lointain. Le vieillard à longs cheveux blancs se fit l'écho de la pensée unanime : « Elles sont contentes de nous, dit-il, elles nous aiment et savent que nous les aimons : elles nous reviendront au retour du printemps. »

Les voyageuses, portées par une douce brise d'automne, rejoignirent très lestement leurs sœurs, sur les bords du plus grand fleuve de l'Europe, à l'endroit même où de redoutables cataractes y forment le dangereux passage appelé les Portes de fer.

Le Danube est tout à la fois courroucé, impétueux et terrible devant ces audacieux écueils qui se dressent, devant lui, pour entraver sa course précipitée. Il s'élance sur eux avec rage, bondit au loin en cascades grandioses et tumultueuses, ou bouillonne sur lui-même, en exhalant un formidable grondement souterrain, qui fait résonner sa colère jusqu'à la mer Noire.

Quand Belko, Zazouli et leur chère nichée arrivèrent devant les Portes de fer, ils y rencontrèrent une fort nombreuse compagnie. Non seulement leurs sœurs les cigognes y formaient plusieurs réunions, mais ils y trouvèrent aussi des grues, des hérons, des cormorans, des frégates, des pélicans, des macreuses et autres oiseaux de haute taille.

Tous se réconfortaient largement sur les bords du Danube ; puis chaque couple entrait, avec ses petits, dans le groupe qui allait se diriger vers le pays où il voulait se rendre.

Au moment du départ, chaque groupe se mettait en longue file comme un ruban, en se tenant par le bec et par la queue ; ou bien en masse compacte ; d'autres formaient une double rangée décrivant un V.

Toute bande avait son chef qui la dirigeait et marchait à sa tête.

Belko et Zazouli, voulant pousser plus au loin que l'année précédente leurs pérégrinations d'hiver, se réunirent à celles de leurs sœurs qui allaient longer les côtes orientales de l'Afrique.



Les gracieuses voyageuses aériennes quittèrent les splendides rivages du Danube, passèrent successivement au-dessus de la Turquie d'Europe et du littoral asiatique qui touche à l'Archipel, puis traversèrent en ligne droite la Méditerranée jusqu'aux bouches du Nil.

Belko et Zazouli, continuant leur route vers le midi, dépassèrent l'Égypte et la Nubie, et s'arrêtèrent vers les frontières de l'Abyssinie, dans un joli site montagneux et boisé qui longeait les bords du Nil Bleu.

Une famille nègre, nonchalamment étendue dans la verdure, sous des lauriers roses et des palmiers, se leva pour fêter l'arrivée des petites

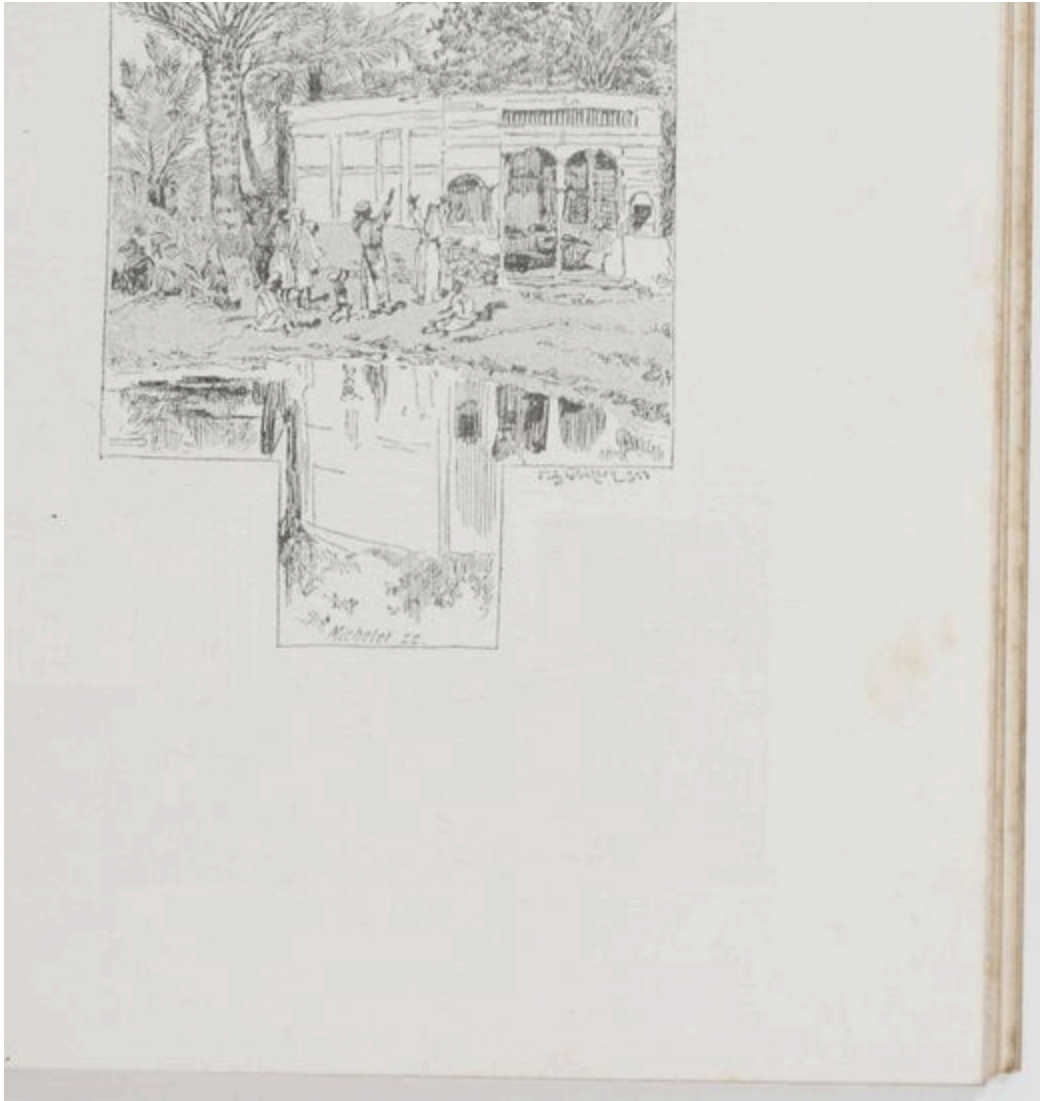
voyageuses : Celles-ci, toujours douces, travailleuses et aimantes, firent excellent voisinage avec la race noire, comme avec leurs chers amis les Bulgares.

Toujours accueillies avec joie et bienveillance chez les uns et chez les autres, elles leur restèrent fidèlement attachées, et adoptèrent définitivement les bords du Nil Bleu pour leurs hivers, et leur riant paysage des Balkans pour leurs étés.

Ces pérégrinations périodiques furent constamment heureuses et faciles pendant plusieurs années ; puis elles cessèrent tout à coup, après une lamentable catastrophe.

Belko et Zazouli avaient quitté les frontières de l'Abyssinie vers la fin de février, et, selon leur habitude, s'étaient réunies, en Nubie, à leurs sœurs qui, fort nombreuses, se rendaient aussi en Europe.

Le temps leur fut très favorable jusqu'aux bouches du Nil, mais dès qu'elles commencèrent à planer sur la Méditerranée, elles sentirent un courant d'électricité de mauvais augure. Elles voulurent forcer la rapidité de leur vol, dans l'espoir que l'orage n'éclaterait qu'après leur passage ; mais quand elles se trouvèrent au-dessus de la pleine mer, l'ouragan se déchaîna tout à coup avec une violence extrême.



Une nuit sans étoiles tomba, lourde comme du plomb, sur les vagues menaçantes ; et les vents, se ruant les uns sur les autres, semblèrent lutter de colère contre les sinistres grondements qui leur jetaient la foudre à travers de gros nuages noirs. Le long ruban de cigognes fut bientôt rompu ; et les pauvres petites voyageuses séparées les unes des autres, et affreusement ballotées par les éléments au gré de la tempête, furent violemment dispersées dans toutes les directions. Beaucoup d'entre elles, précipitées dans la mer, montaient et descendaient tour à tour avec les vagues ; car le suc huileux dont leurs plumes sont empreintes les empêche d'être submergées.

Belko et Zazouli luttèrent pendant quelques minutes avec l'énergie que donne le désespoir.

Tous leurs efforts tendaient à rester liés l'un à l'autre pour mourir ensemble ; car le péril leur paraissait d'autant plus inévitable, que chaque éclair leur montrait leurs compagnes inanimées portées par les flots.

Tout à coup Belko jeta un grand cri !...

Zazouli avait été emportée !...

Il la cherchait vainement au-dessous de lui, dans le vide et entre les vagues béantes !...

Il sentait que ses forces l'abandonnaient rapidement. Il allait donc tomber, lui aussi ! Il voulait bien mourir, mais mourir à côté de sa compagne chérie !...

Et ne sachant plus où la chercher, il se mit à crier dans un effort suprême : « Zazouli ! Zazouli !... »

Cette fois les éclairs eux-mêmes eurent pitié de sa douleur ; et, déchirant la nue, ils lui jetèrent une éblouissante gerbe d'étincelles, qui permit au malheureux d'apercevoir sa pauvre compagne inanimée sur le pont d'un navire !

Il était temps !..

Épuisé, il allait lui-même se laisser emporter par les éléments déchaînés, quand cette chère et navrante vision lui redonna un léger souffle de vie. Il ne fit que mesurer d'un coup d'œil la droite ligne dans l'espace et vint s'abattre, inanimé, lui aussi, auprès de Zazouli !...

Ils se trouvaient sur un vaisseau de guerre français qui revenait d'Asie et se dirigeait vers Toulon.

Au milieu de l'animation provoquée par la tempête, tout l'équipage était debout. On aperçut immédiatement les deux petites naufragées étendues sans mouvement, l'une à côté de l'autre, les jambes roidies, les yeux fermés, les pattes crispées, et les ailes encore déployées.

ILS SE TROUVAIENT SUR UN VAISSEAU DE GUERRE. (PAGE 61).



Une douzaine de marins penchés autour des deux cigognes, les regardaient attentivement sans oser y toucher, de crainte de leur donner une impression de frayeur, si elles vivaient encore.

L'un d'eux avait vivement décroché un falot pour mieux les examiner. Au même instant, suivi d'un officier, l'amiral passa tout près du groupe :

« Qu'est-il arrivé ? » demanda-t-il en se rapprochant.

On s'écarta pour lui laisser voir les naufragées, en faisant briller sur elles la clarté du falot.

L'amiral se pencha silencieusement, prit Zazouli dans ses bras, tandis que l'officier s'emparait de Belko.

Ils se dirigèrent vers la grande cabine de l'amiral qui, allant droit à une armoire, en sortit une superbe pelisse. Il y enveloppa soigneusement les pauvres oiseaux toujours inertes ; et, ne laissant dépasser que les deux têtes, il posa le tout sur un divan.

L'officier, très consterné de l'aventure, dit tristement :

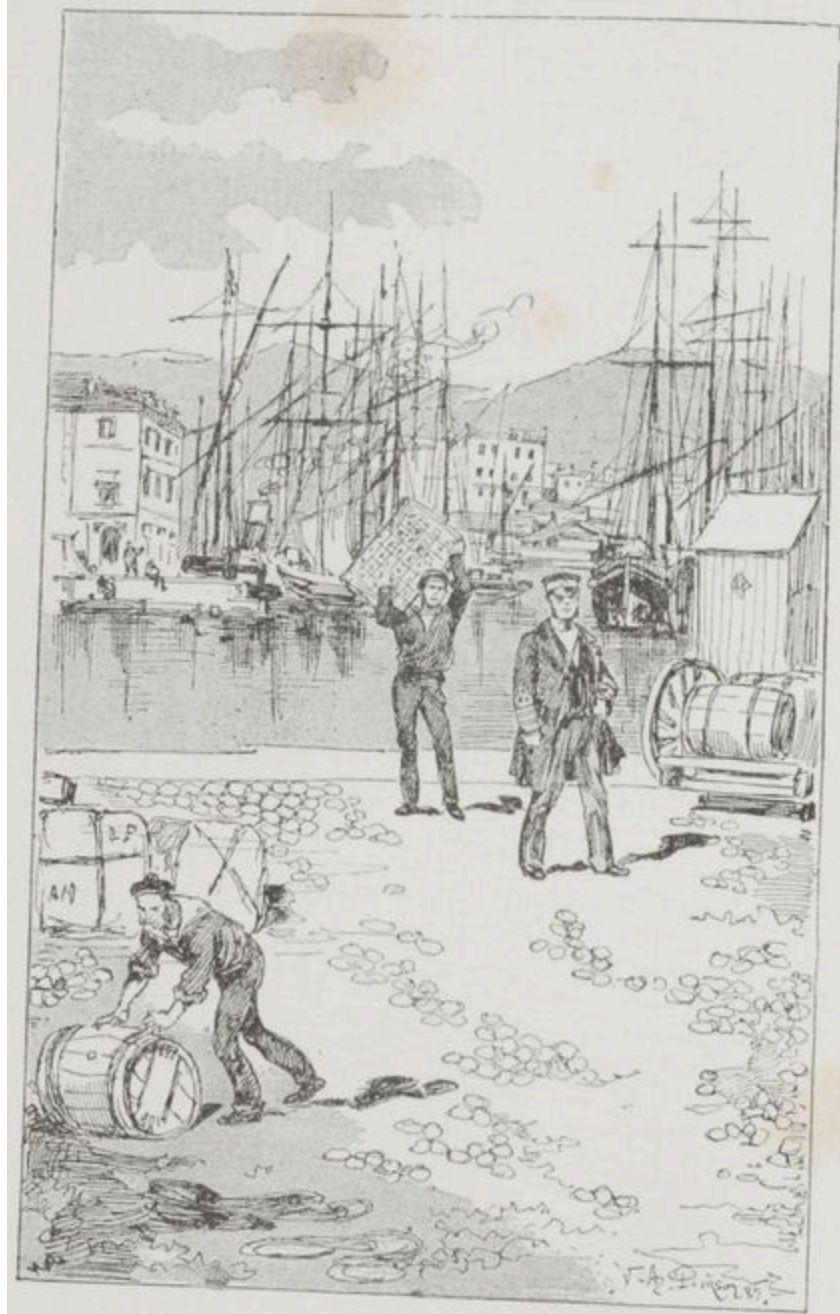
« Oh ! mon amiral, tous ces soins sont malheureusement inutiles. Les douces créatures ont cessé de vivre, et c'est dommage.

— Qui sait ? répondit l'amiral, elles sont peut-être simplement engourdies et exténuées par la lutte qu'elles ont dû soutenir contre cette terrible tempête. »

Et, pressé de s'en convaincre, il prit un verre d'eau en main pour essayer d'y tremper les deux longs becs qui dépassaient la fourrure. Et se penchant vers les cigognes, il s'écria joyeusement :

« Tenez, elles ont ouvert les yeux ! »

Belko et Zazouli seregardaient en effet, dans une indéfinissable expression de curiosité, d'étonnement et de tendresse. L'amiral les prit alors, l'une après l'autre, avec précaution, et les posa par terre. Elles marchèrent en chancelant un peu ; mais sans frayeur et sans songer à fuir : elles se sentaient déjà dans une atmosphère protectrice.



On leur apporta quelques menus poissons qu'elles becquetèrent avec délice.

Et tout le temps que dura la traversée, elles restèrent dans cette même cabine, l'amiral n'ayant voulu confier à personne le soin de veiller sur ses chères petites protégées. Celles-ci répondirent à ces bontés par une naïve confiance, et de charmantes gentillesse, qui doublèrent bien vite, autour d'elles, la sympathie qu'elles inspiraient déjà.

Aussi, quand le vaisseau entra dans le port de Toulon, quelques curieux qui se trouvaient sur le quai, remarquèrent que l'amiral veillait avec une constante sollicitude sur un grand panier que tenait un marin à côté de lui. Et ce panier, porté au chemin de fer, toujours sous ses yeux, voyagea avec lui jusqu'à Paris. Arrivé dans la capitale, il s'empressa d'offrir ses chères cigognes au jardin du Luxembourg, où elles pouvaient vivre heureuses, avec les oiseaux de haute taille qui font l'ornement des pièces d'eau.

Depuis lors, Belko et Zazouli, à qui on a un peu coupé les longues plumes des ailes, ne peuvent plus voyager. Et quand on leur demande s'ils sont contents de leur sort, ils répondent avec une mélancolique résignation : « Nous avons eu, dans le passé, notre part de bonheur et de pérégrinations ; nous ne saurions nous plaindre du présent : Zazonli n'est-elle pas avec Belko, et Belko avec Zazouli ? »

V

CAPTIVITÉ.

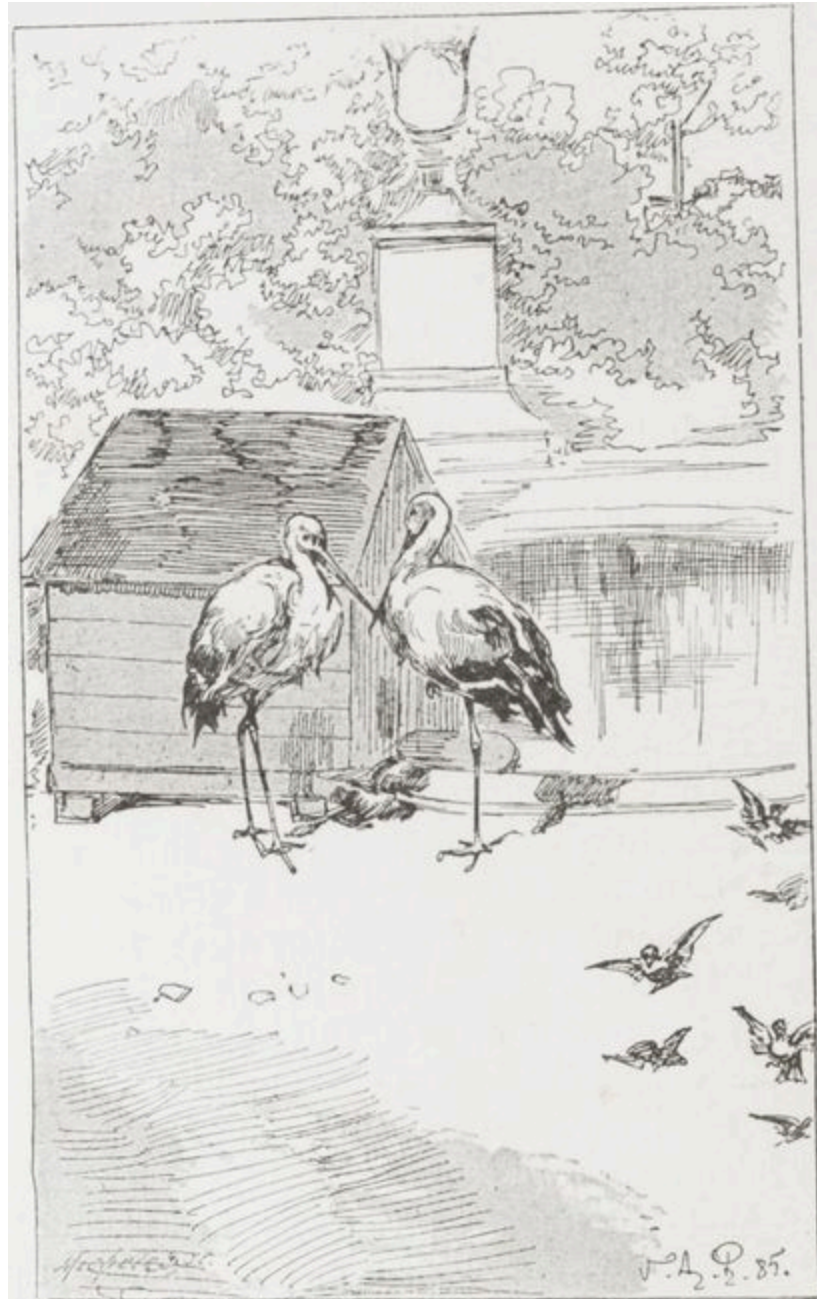
L'automne approchait quand nous songeâmes à répandre, sur une nouvelle couvée, l'inépuisable tendresse de nos cœurs.

Le temps était déjà moins beau ; la nourriture était moins bonne et plus rare. L'orage grondait souvent, et se terminait par de fortes pluies qui entraînaient, sous terre, ou dans les ruisseaux, le mince grain que nous offrait la plante. Tous ces avertissements de l'atmosphère n'arrêtèrent point nos aspirations ; il nous fallait une autre nichée belle et chérie comme la première.

Tili, plus prévoyante que moi, voulut ce nouveau nid très abrité contre les intempéries. Le Luxembourg nous parut trop exposé au vent, pour la saison avancée. Nous parcourûmes rapidement les environs, et nous nous arrêtâmes dans un charmant jardin vert, avec de grands arbres et de hautes murailles qui défiaient l'ouragan.

Ma Tili, cette fois, pondit six œufs magnifiques. Ah ! quel doux trésor nous y entrevoyions déjà ? Les miettes y abonderaient grâce à notre agilité ; et puis, la douce couchette était si profondément creusée, si bien bourrée de duvet, que nous pourrions nous absenter ensemble, et multiplier ainsi les becquées, s'il le fallait.

Notre joie fut d'abord immense, car l'éclosion était merveilleuse, et promettait la plus belle nichée que puisse rêver le passereau ! Mais, bientôt, nous nous aperçûmes que notre activité était insuffisante. Six petits à nourrir ; c'était beaucoup pour nos forces, pendant que les orages luttaien contre nous, et empêchaient souvent nos sorties ! Nous nous oubliions toujours nous-mêmes ; et pourtant, chaque soir, écrasés de fatigue, nous nous disions avec tristesse que notre chère couvée avait encore faim !



Un jour pourtant, je crus avoir découvert la plus facile abondance !
J'avais aperçu, dans un jardin voisin, une très grande quantité de miettes
magnifiques, très généreusement semées, dans des allées finement sablées



D'un vol radieux, j'allai prévenir ma bonne Tili, et lui faire entrevoir l'excellente cueillette ; mais il fallait se hâter ; la foudre grondait an loin, la pluie était proche. Nous ne perdîmes pas une seconde, et nous nous élançâmes sur le toit de cette charitable habitation pour y guetter l'instant propice ; tout nous parut si discrètement fermé et silencieux, que nous n'hésitâmes pas une minute :



Mais, oh douleur !... oh désespoir !... A peine y étais-je, qu'un bruit métallique frappa mes oreilles, tandis qu'un filet très fin, à peine visible, me retint prisonnier !... Je jetais des cris perçants, ma douce compagne y répondit par des lamentations déchirantes : elle avait pu se sauver sur le toit avant d'être prise !

Une porte fut bruyamment ouverte et donna passage à de cruelles exclamations de joie ; un homme lourd et bien nourri arriva, passa aussitôt

sa grosse patte sous le mince filet, et me prit sans songer aux conséquences de ses féroces amusements !

Il rentra en me tenant étroitement serré, et referma soigneusement la porte.



« Pitié, pitié pour ma chère couvée qui va périr de faim criaais-je avec angoisse ! Pitié pour ma douce Tili qui va succomber de douleur !... »

Mais, hélas ! mon bourreau ne parut pas entendre mes supplications désespérées. Il appela un mauvais gamin, tout barbouillé de fruits et de gâteaux, et lui dit d'une voix triomphante :

« Tiens, voilà ton pierrot ! et ne demande plus le serin de ta mère. »

L'enfant ouvrit de grands yeux :

« Il n'est pas jaune, criait-il, il est gris, j'aime mieux l'autre. »

— Ah ! fit le père, il est gris parce qu'il est encore très jeune ; il deviendra jaune en vieillissant. Et un gros éclat de rire succéda à ces paroles mensongères.

L'enfant jeta les friandises qu'il tenait, tendit ses bras, et me saisit de toutes ses forces, pendant que le père lui recommandait de me bien serrer !

L'indignation et le désespoir m'étouffaient plus encore que l'étreinte qui, pourtant, me faisait perdre haleine. Je me sentais dépérir dans la plus douloureuse perplexité ; et mes persécuteurs riaient, causaient joyeusement, sans se soucier de la souffrance dont ils se jouaient ! Cette indifférence si barbare me rendit mon courage :

Je saisis de mon bec un doigt du gamin, et je le pinçai avec fureur. Le sang jaillit, et l'enfant me lâcha en jetant des cris terribles ; il se mit à trépigner affreusement. En même temps, le père agitait violemment une sonnette, et plusieurs personnes, aux regards effarés, se précipitaient au secours du gamin.

Quant à moi, profitant du trouble général, je voltigeais au-dessus des têtes, cherchant de tous côtés une issue pour m'échapper ; mais mon désespoir augmenta encore, quand je compris l'inutilité de mes efforts. Je me heurtai longtemps aux meubles et aux murailles, aux portes et aux fenêtres ; puis, meurtri et épuisé, je me cramponnai fortement à une draperie. Mon cœur battait à se briser ; mes ailes étaient si endolories qu'elles ne pouvaient plus me porter ; ma vue était si troublée par tant d'émotions, que je n'apercevais même plus l'ouverture qui conduisait au grand air.

Quand je fus un peu reposé, j'essayai de m'orienter, pour combiner ma fuite.

Je vis que l'on s'agitait beaucoup autour de l'enfant.

« Ah ! me disais-je, ils ont voulu un joujou vivant, c'est-à-dire un souffre-douleur ! mais le joujou qui sent et crie, sous ces cruels amusements, n'a-t-il pas le droit de se défendre ! »

La mère, ne parvenant pas à calmer ce mauvais gamin, finit par l'emporter. J'espérais alors que l'on m'oublierait, et que je pourrais profiter des allées et venues pour me sauver ; mais, hélas ! je vis que le père ne me quittait pas des yeux :



« Prenez ce misérable pierrot, dit-il aux personnes qui étaient là, et enfermez-le dans le salon bleu, jusqu'à ce qu'on lui trouve une cage. »

Une cage !... J'étais donc prisonnier à perpétuité, c'est-à-dire jusqu'à en mourir de douleur !... Ma pauvre couvée allait donc périr de faim !... A nous deux, Tili et moi, nous ne parvenions pas à la rassasier ; que serait-ce maintenant que je n'y serais plus ? Que deviendrait la malheureuse mère elle-même, dans cette cruelle perplexité ?

Je faisais ces désolantes réflexions, quand on me transporta dans le salon désigné ; je me débattis inutilement pendant le trajet ; on ne me lâcha pas avant d'avoir fermé toutes les ouvertures de ma nouvelle installation.

Au dehors, la tempête qui avait menacé durant la matinée, éclatait avec fureur. La pluie et le vent faisaient un terrible vacarme sur les vitrages. Tout paraissait noir autour de moi ; et, habitué au grand air, j'étouffais dans ce sombre réduit si inhumainement fermé sur moi !

Qu'avais-je fait pour mériter ce supplice ? Quel plaisir éprouverait-on à me voir végéter dans de douloureux gémissements ! La vue de l'homme est-elle donc si différente de celle du passereau, si elle se réjouit en voyant la souffrance et le désespoir !

Et je résolus de me laisser mourir de faim.

Tout entier à ces navrantes pensées, j'y restai plongé, sans rien voir, ni rien entendre de ce qui se passait autour de moi.

Je m'étais blotti dans un coin bien obscur ; et les heures coururent sans me donner le calme ni le repos. Pour la première fois, je connus la nuit sans sommeil ; et celle-là fut si terriblement longue, que j'avais fini par m'imaginer que le jour ne se levait jamais dans les nids des hommes.

Parfois aussi, je croyais à un affreux rêve qui allait disparaître à mon réveil, et, à tâtons, je cherchais, près de moi, mes pauvres petits et ma chère compagne !

Dès que les pâles lueurs de l'aube me permirent d'entrevoir l'ouverture qui les laissait pénétrer jusqu'à moi, je sortis de ma cachette, et m'élançai vers la fenêtre pour m'enfuir ; mais je me heurtai violemment au vitrage, et retombai meurtri sur le sol.

Hélas ! mes tristes réflexions de la nuit ne m'avaient point trompé, j'étais bien prisonnier !...

Revenu de mon étourdissement, je pris de nouveau mon vol, et je battis désespérément de mes ailes toutes les parois. Je me posai enfin sur un coin luisant, où brillaient les rayons encore indécis du jour naissant.



En y regardant de près, je vis que c'était un bocal transparent, dans lequel un malheureux poisson rouge se mouvait avec une lenteur découragée.

« Quoi ! lui dis-je, toi aussi, tu es prisonnier ? »

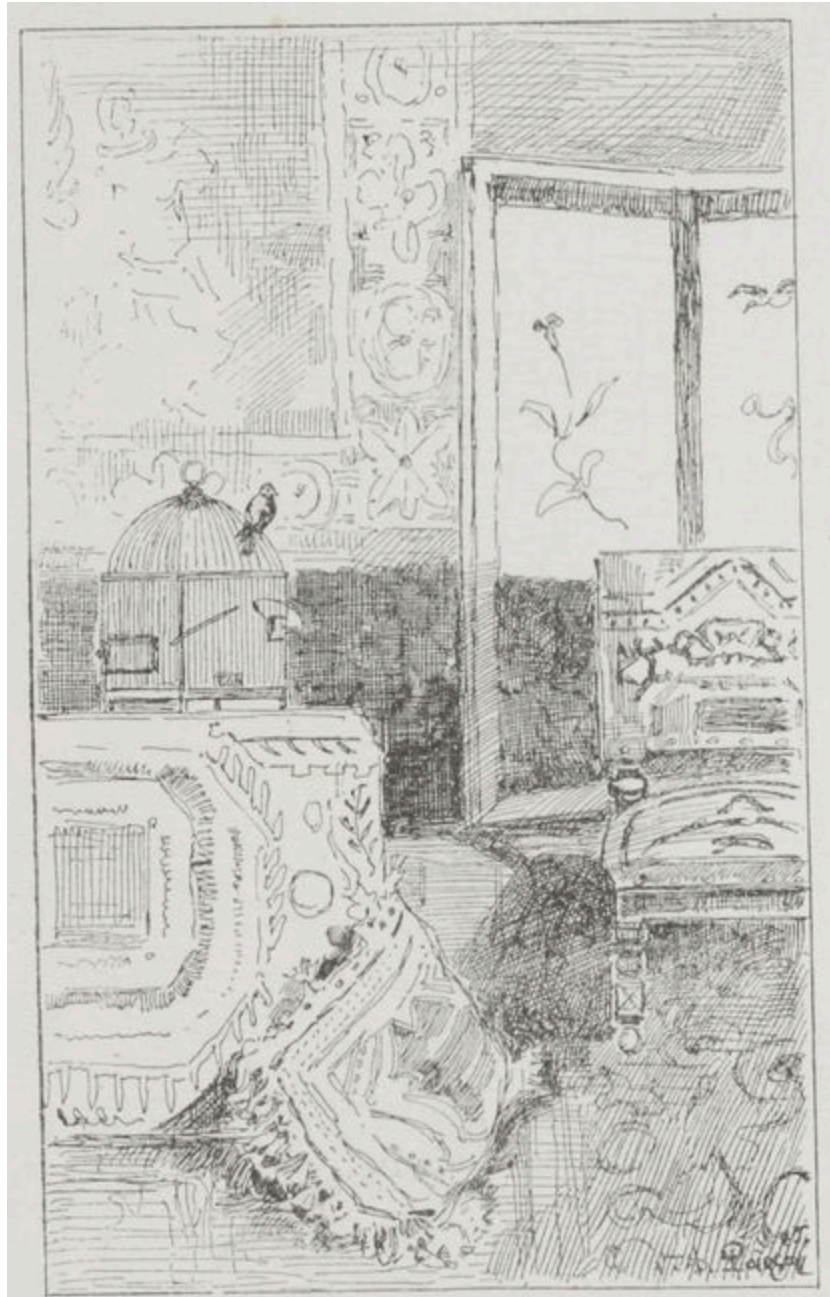
— Hélas ! oui, me répondit-il, je suis tristement enfermé dans un verre d'eau, au lieu de glisser joyeusement, dans la rivière, entre deux vertes rives fleuries. J'ai nagé dans l'eau vive, diamantée par les rayons du soleil ; j'ai joué avec l'onde et j'ai défié son agilité ; avec elle, j'ai reflété l'azur du ciel

et toutes les teintes de l'atmosphère. J'ai contribué à son aspect riant, en multipliant les vives sinuosités et les bouillonnements qui l'agitaient joyeusement ; pour me récompenser de mon concours, elle m'a préparé avec sollicitude, dans le sable de son lit, les sillons où je dois déposer mes œufs. Si tu redeviens libre, va lui porter mes plaintes et mes regrets. Dis-lui que, pendant que je soupire après notre réunion, on m'opprime dans un peu d'eau stagnante !... Et pourtant, à ton vol, pauvre passereau, était réservé l'horizon sans borne, et, à mes nageoires, le fleuve au long cours !...

J'échangeais encore avec cet intéressant poisson les sympathies de notre mutuelle compassion, quand j'entendis, derrière moi, les préludes du chant de l'oiseau. Je me retournai ; le jour éclairait déjà tous les objets qui m'environnaient, et j'aperçus le serin dont j'avais entendu parler la veille. Le malheureux était dans une boîte grillée, suspendue à la muraille. Il sautillait d'un bâton à l'autre et ne pouvait se permettre plus d'exercice ; l'espace lui était mesuré avec tant de parcimonie, qu'il ne pouvait y déployer entièrement ses ailes qui devaient être affreusement engourdies. Et pourtant il chantait ! mais d'une voix navrante qui ressemblait à une plainte !

Je l'interrogeai avec la tendre pitié qu'il m'inspira. « Depuis combien de temps es-tu prisonnier ?

— Je ne sais ; les saisons se succèdent sans que je les compte ; on ne mesure pas le temps, quand on n'a pas l'espoir d'être heureux.



— As-tu jamais déployé tes ailes à l'air libre qui est leur seul élément ?

— Non, mais j'en ai ressenti la stérile aspiration qui rend si malheureux quand on voit, au loin, les autres oiseaux s'élancer joyeusement dans l'espace.

— Pourquoi chantes-tu, si tu souffres ?

— Pendant longtemps j'ai chanté pour implorer et mériter ma délivrance, et, maintenant c'est ma tristesse et mon découragement que j'exhale dans mon chant ! »

A mon tour, je lui racontai ma douloureuse histoire, ce qui lui expliqua l'appel désespéré qui accompagnait, sans cesse, l'anxiété de mon vol : Tili ! Tili !...

« Avant tout, me dit-il, sois prudent et calme, j'ai l'expérience de la souffrance que le désespoir ne tarit pas ; il l'augmente, au contraire. Tu peux trouver l'occasion favorable pour fuir cette méchante demeure, tant que tu n'es pas comme moi, enfermé dans une étroite prison, solidement grillée. Ménage tes ailes pour cet instant propice qui pourrait s'offrir à toi ; on ne songera pas toujours à te surveiller. Tiens-toi très près des ouvertures qui conduisent à l'escalier où il y a une porte qui n'est jamais fermée. Si tu crains d'aller becqueter, sur le sol, les miettes qu'on y a semées pour toi, viens partager avec moi le millet de ma prison. Tu peux passer ta tête à travers mes grillages et le repas que j'aurai pris avec toi, aura tant de douceur pour moi !

— Excellent petit serin ! m'écriai-je, tu me donnes tout à la fois, l'espoir de redevenir libre et le désir de vivre ! Que la pensée d'avoir adouci la peine d'un pauvre passereau te récompense de tes bienfaits ! »

Nous nous mîmes à becqueter ensemble le millet, mon nouvel ami dans sa prison, moi cramponné, au dehors, aux minces filets de fer qui entouraient le généreux prisonnier. Nous gazouillâmes longtemps, dans l'intimité d'une mutuelle sympathie, lui, presque heureux d'avoir un compagnon, moi un peu soulagé par cet appui si inespéré !

Je commençai ensuite à mettre un peu d'ordre à mon plumage : alors, seulement, je constatai les terribles ravages qu'y avait fait mon désespoir de la veille. Mon duvet jonchait le sol, et j'étais à demi nu, ce qui me causa un grand chagrin. Que serais-je devenu si j'avais perdu les fortes plumes qui soutenaient mon vol !

Cette pensée me fit frémir. Ah ! si j'avais eu plus tôt les excellents conseils de ce charmant serin, je ne serais pas si étourdiment exposé à ce dénûment !

De temps en temps, on me portait dans la chambre de l'enfant qui était malade depuis le jour de mon arrivée. Il se contentait de me voir voltiger autour de lui ; et, après quelques évolutions, on me reportait auprès de mes amis : le poisson et le serin.

Ces allées et venues me permirent de me rendre compte du lieu que j'habitais. Les nids des hommes sont solidement bâtis en pierre, et à compartiments superposés. Ils sont si hermétiquement fermés que l'air et le

jour y sont insuffisants. Aussi j'avais beau guetter une issue pour m'échapper, je n'apercevais pas la plus petite ouverture pour m'élancer au dehors. Et le découragement m'étreignit de plus en plus, car le soleil s'était levé et couché dix fois depuis que j'étais captif !

Que devenait ma chère nichée pendant ce temps ? Ma pauvre compagne avait-elle pu suffire à la nourrir ? Un pressentiment affreux me torturait nuit et jour !

Mes compagnons d'infortune avaient fini par être impuissants à me calmer. Chaque jour qui s'écoulait augmentait mes craintes ; et quand le soir arrivait, je m'agitais jusqu'à en perdre haleine en appelant désespérément : Tili ! Tili !...

Un matin, au lever de l'aurore, j'exhalai mes plaintes avec plus d'amertume que jamais, et je m'écriai avec douleur : « Ah ! je voudrais mourir, car je suis bien malheureux, et les hommes sont bien méchants ! »

Une voix grave et sonore me répondit : « Les hommes sont plus à plaindre que toi, car ils ne comprennent pas plus l'ignominie du mal qu'ils répandent, que la douceur du bien qu'ils négligent. »

En même temps, un vieux et grand chien sortit de dessous une table, secoua deux ou trois fois sa pelisse noire à longs poils, puis, dirigeant vers moi son bon et honnête regard, il reprit : « Sois calme, mon pauvre petit ; et surtout sois toujours indulgent et généreux envers ceux qui t'oppressent : c'est la seule satisfaction qu'ils ne peuvent te ravir. »

Étonné de cette apparition inattendue, je m'écriai :

« D'où sors-tu ? et depuis quand es-tu là ? Je ne t'avais jamais vu.

— Je me suis introduit furtivement, hier soir, sous ce meuble, pour y passer une bonne nuit. On m'enchaîne habituellement dans le jardin, et depuis une semaine, les orages m'empêchent de dormir.

— On t'enchaîne ! Quel crime commets-tu donc quand tu es libre ?

— Naïf passereau ! tu ne connais pas, comme moi, les anomalies qui courent le monde !

Ainsi, j'ai entendu raconter à mon maître que l'homme qui a commis une mauvaise action, est emprisonné pour un temps proportionné à sa faute, et pourtant vous voilà, toi, ce pauvre serin et ce malheureux poisson, enfermés, privés de vos éléments chéris, et peut-être, captifs à vie, sans que vous ayez jamais songé à commettre le moindre mal.



Le but le plus futile enfante ces grandes iniquités : il s'agit simplement de distraire les regards capricieux de vos geôliers, qui aiment à voir autour d'eux vos gracieuses évolutions.



Pour moi, je plains toujours ceux qui se fourvoient dans ces fausses jouissances ; car je crois que rien ne vaut le bonheur de demeurer bon et généreux envers tous.

EN UN SAUT J'ATTEIGNIS LE DÔME DU PANTHÉON. (P. 87.)



Ce langage m'intéressa beaucoup. Je compris que j'avais devant moi un savant et un sage ; aussi, ai-je précieusement noté dans ma mémoire tout ce que cet estimable chien me raconta.

« Parle-moi encore, lui dis-je ; tes réflexions sensées me plaisent, et adoucissent mes angoisses. Peut-être m'enseigneras-tu aussi le moyen de fuir ; car, ma Tili m'attend et mes petits ont besoin de mes soins. »

Il secoua gravement sa grosse tête et reprit :

« Tout ton espoir est dans l'intelligente promptitude que tu emploieras, en face d'une occasion propice. Mais n'essaie plus la violence comme tu l'as fait le jour de ton arrivée ici ; mon maître est furieux contre toi, parce que tu as épouventé le gamin jusqu'à le rendre malade. Et je lui ai entendu dire que quand l'enfant ne voudrait plus de son pierrot, cela ferait un bon déjeûner pour la minette. »

En entendant ces dernières paroles, je jetai des cris perçants ; cet honnête chien me calma aussitôt :

« Oh ! ne crains rien, dit-il, ma maîtresse est très bonne et ne permettrait jamais cette cruauté.

Il ne faut pas croire, du reste, que le monde ne soit peuplé que de méchantes gens. J'ai d'excellentes connaissances parmi les hommes, et je puis t'affirmer qu'il m'est doux de les aimer. »

Mon charmant causeur avait à peine prononcé ces dernières paroles, qu'une porte s'ouvrit bruyamment. Un homme, un fouet en main, se précipita pour fustiger le pauvre chien, qui se mit à ramper humblement, pour implorer sa grâce !...

Mais, ô joie ineffable ! j'entrevis enfin le salut !... Le nouvel arrivé, dans sa féroce ardeur à châtier mon malheureux compagnon, avait oublié de refermer les ouvertures qui conduisaient au jardin : je m'y élançai avec un grand cri de joyeux soulagement !... J'étais libre !... En un saut j'atteignis le dôme du Panthéon pour m'y orienter.



VI.

BIENFAITS DE L'HIRONDELLE. — CATASTROPHE.

Le bonheur de me retrouver en plein air donna à mon vol une légèreté et une rapidité extraordinaire ; j'arrivai presque aussi vite que ma pensée, au jardin qui renfermait tout mon trésor. Et tout palpitant d'espérance et d'amour, je m'élançai vers mon nid chéri !... Mais, oh ! inexprimable douleur !... je reculai, saisi d'une horrible angoisse !...

Je pressentis aussitôt toute l'affreuse réalité ! Les pauvres petits étaient morts de faim, par suite de ma captivité et des orages incessants qui avaient empêché la malheureuse mère d'aller chercher de la nourriture !

Mais Tili ! ma douce Tili, existait-elle encore ?

Mon anxiété devint horrible ! Je jetais des cris déchirants, et je me mis à fendre l'air, de mes ailes, tout autour du jardin, en appelant désespérément : Tili ! Tili !... Mais, nul ne répondit à mes cris douloureux.

Je ne sais combien de temps dura cette terrible perplexité, dans laquelle je me débattis jusqu'à en perdre haleine. Épuisé, ne pouvant plus respirer, ni crier, je me posai sur une branche tout haletant !

J'y étais depuis quelques instants, quand j'entendis un faible gémissement qui semblait sortir du tronc creux de ce même arbre qui me soutenait. Je m'y élançai aussitôt, et j'aperçus ma pauvre Tili mourante.

J'essayai de la réchauffer ; je lui gazouillai tout ce que mon cœur put trouver de plus tendre ; mais elle ne répondit point à mon affectueux appel, et ne parut même pas saisir le son de ma voix. Elle était si glacée, que je pensai qu'elle allait mourir. Un désespoir horrible s'empara de moi et s'exhala dans de bruyantes plaintes !...

Un oiseau accourut à mes cris, et répandit sur moi un rayon de si suave bonté, que je me sentis renaître. Cette apparition me rassura d'autant plus, que j'y reconnus aussitôt une de ces messagères du bien, que les hommes appellent hirondelles.



« Qu'as-tu ? me dit-elle. Tes gémissements sont montés jusqu'à la nue qui me portait, et j'en suis descendue pour te secourir. »

Je restai muet d'admiration et de reconnaissance, sous le charme d'une voix harmonieuse, douce et consolante. Cette charmante hirondelle jeta, sur ma pauvre compagne, un regard aussi rapide que son vol, et me dit avec une suave bonté.

« Aie confiance, je la guérirai. »

Puis elle disparut comme un éclair.

Quelques secondes après, elle revint, toute rayonnante du bonheur de remplir sa bienfaisante mission. Elle s'approcha de l'intéressante malade ; de son bec fin et délicat, elle entr'ouvrit celui de ma Tili et lui introduisit une liqueur si vivifiante, que ma chère compagne leva sa tête, secoua ses

ailles et, mettant tout son cœur reconnaissant dans son regard, elle murmura : « Merci. » Elle était sauvée !...

Elle nous raconta alors les terribles conséquences de ma captivité. Il lui avait été impossible d'apporter suffisamment de becquées à notre nombreuse famille. Les pauvres petits, dont le duvet était encore très clairsemé, avaient eu d'autant plus froid en l'absence de leur père, qu'ils étaient affaiblis, faute de nourriture. Bientôt malades, puis agonisants, ils avaient tous péri, sous les ailes de ma malheureuse Tili, qui, glacée elle-même de fatigue, de douleur et d'épuisement, était tombée dans le creux de l'arbre, en faisant de nouveaux efforts pour secourir sa chère couvée !

A mon tour, je parlai à notre douce bienfaitrice du désespoir qui m'avait entouré dans ma prison, et j'ajoutai :

« Reste avec nous, pour nous protéger, nous serons si heureux de te voir, de t'entendre, et nous exécuterons, avec joie, les ordres que tu voudras bien nous donner.

— Impossible, répondit-elle, mes sœurs et moi nous avons notre mission à remplir, dans l'autre hémisphère, comme dans celui-ci, et nous partons dans trois jours. Notre départ a été ainsi fixé dans une réunion qui a été tenue par nous, hier, au-dessus des nuages, et à laquelle nous avons toutes assisté, « Eh bien ! lui dis-je, avant de nous quitter, raconte-nous ta mission ici-bas, afin que nous te suivions par la pensée dans tes lointaines pérégrinations, et que ton cher souvenir demeure plus vivant, parmi nous, quand tu ne seras plus là.



— Notre existence, reprit-elle, est exclusivement consacrée au bien. Sans notre constant travail, les hommes seraient accablés par des maladies aussi graves que multiples.

Nous épurons, l'été, l'air des pays froids, et l'hiver celui des pays chauds. C'est pour cela que nous effectuons, deux fois par an, de très grands voyages, pour nous transporter successivement d'un continent à l'autre.

La nature, qui nous a assigné ce noble rôle, si bienfaisant, nous facilite aussi les moyens nécessaires pour le remplir. Nos ailes sont douées d'une force assez prodigieuse pour nous soutenir dans les airs, pendant plusieurs jours, durant ces grandes migrations. Notre étroite union nous est aussi un

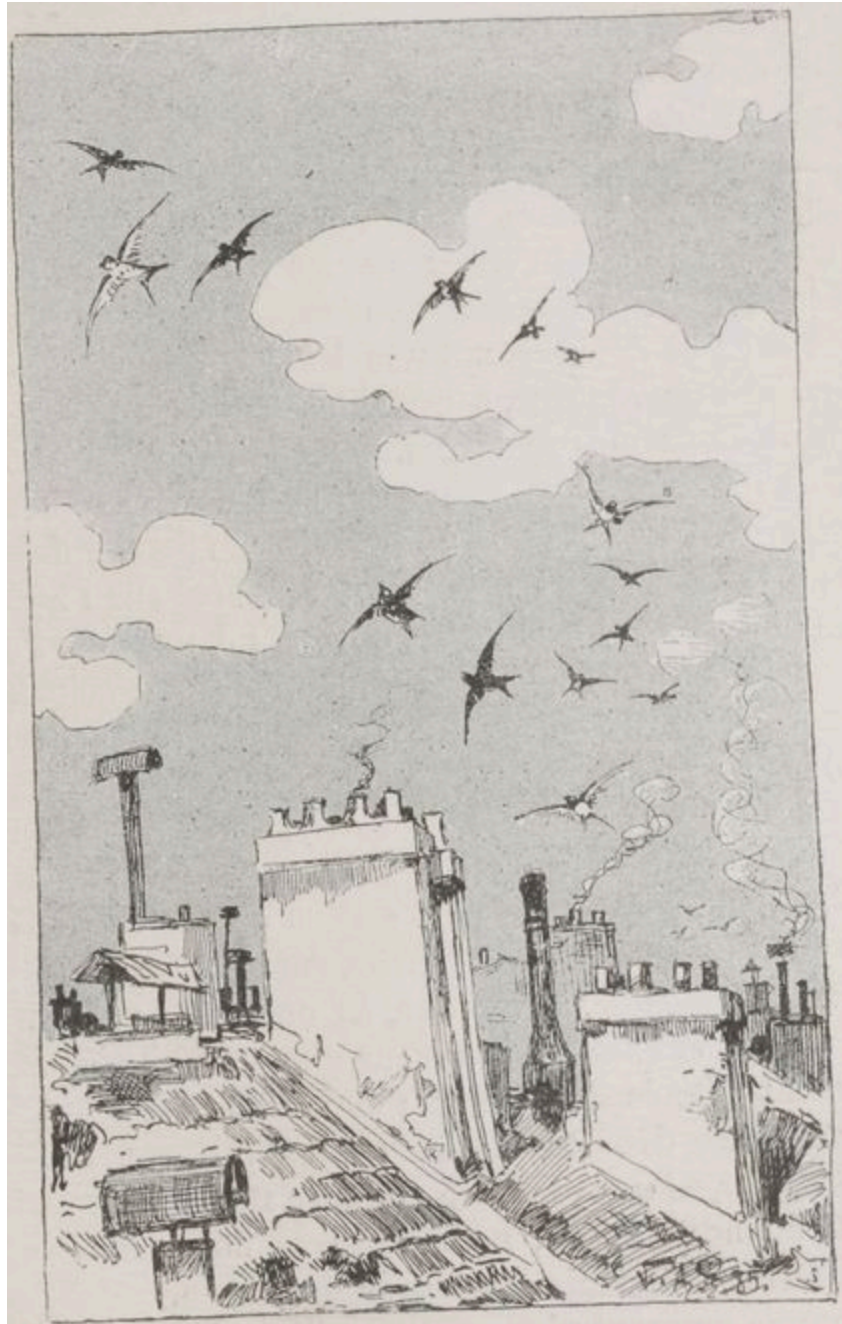
puissant appui. Au départ et jusqu'à l'arrivée, nous nous tenons toutes attachées les unes aux autres ; ce qui forme un solide ruban de plusieurs kilomètres de longueur.

Ces passages, d'une contrée à une autre, développent merveilleusement notre intelligence ; et, nous y acquérons des connaissances, multiples et variées, fort utiles aux autres êtres et à nous-mêmes. C'est ainsi que nous pouvons secourir avec efficacité tous les oiseaux de toute espèce, quand ils sont en danger, et que nous savons approprier à leurs maux tous les remèdes dont la végétation est si richement pourvue.

Nous sommes toujours heureuses, du reste, de mettre notre science au service de tout être vivant ; car le dévouement est notre élément chéri, et nous l'exerçons avec une noble générosité qui est traditionnelle parmi nous.

Ces sentiments fraternels confondent aussi, en une seule et même famille, toutes les hirondelles qui existent : nous sommes solidaires, entre nous, de tout événement qui porte atteinte à l'une de nous. Nous soulageons, avec la plus vive sollicitude, celle qui souffre ; et, si un accident imprévu la fait périr, une maternité collective supplée, dans une large mesure, pour ses petits, aux tendres soins et à l'amour qu'ils ont perdus.

Ces migrations lointaines nous donnent aussi des notions inappréciables sur l'espace que nous parcourons. L'air n'a pas de secret pour nous ; nous le fouillons attentivement du midi au nord, de l'orient à l'occident, et dans les plus hautes régions, avec une facilité que les plus habiles aéronautes de la terre ne pourront jamais atteindre. Nul ne connaît mieux que nous l'atmosphère qui entoure le globe terrestre : les éléments dont elle est composée, ses différentes couches, ses écueils et ses bienfaits, les atomes vivants ou inertes dont elle est peuplée, rien n'échappe à nos observations et à nos constantes études.



Nous avons aussi acquis, dans nos grands voyages, des aptitudes, toutes spéciales, pour construire nos nids avec une perfection que nul oiseau ne peut atteindre. Nous combinons, avec tant d'art, les différentes matières qui les composent, qu'ils sont assez solides pour résister à toutes les intempéries, et peuvent nous servir pendant plusieurs années sans se détériorer. Dans les pays dont les sources souterraines provoquent, à certaines heures du jour ou de la nuit, des miasmes malsains, nous édifions

nos constructions, de manière à préserver nos petits de toute émanation anormale ; c'est-à-dire que nous bâtissons deux nids superposés ; celui qui est au-dessus est renversé sur l'autre, en laissant l'ouverture nécessaire, entre les deux, pour l'entrée et la sortie. L'intérieur en est toujours assez spacieux pour nous permettre d'y d'attendre une température convenable pour nos évolutions.

Dans certaines contrées de l'Asie, nous composons de préférence nos nids avec des substances mucilagineuses, très abondantes dans ces pays ; nous en mélangeons plusieurs espèces qui, bien combinées entre elles, forment un ciment imperméable. Elles ont, en outre, un parfum délicieux, et une si excellente saveur que les Chinois sont extrêmement friands de ces nids ; mais ils ne s'en emparent qu'après notre départ ; car là, comme ailleurs, nul n'ose nous attaquer, ni nous faire le moindre mal. Il est vrai que, partout où nous allons, nous sommes non seulement accueillies avec joie, mais aussi avec déférence.

L'homme pressent plus encore qu'il ne les comprend les immenses bienfaits que nous lui apportons. Aussi est-il très rare qu'il nous rende victimes de ses injustes convoitises ou de ses instincts cruels ; car il sait qu'il ne le fait jamais impunément.

Et maintenant, je vous quitte, mes bons petits amis. Mes sœurs m'appellent pour organiser ensemble notre prochain départ. Soyez heureux et forts dans un mutuel appui, et aimez-vous l'un l'autre : c'est la tout le secret d'être heureux. Adieu, à un nouveau printemps... »



Elle disparut comme un éclair, dans un vol admirablement léger et rapide ; nos regards la suivirent dans la nue, et une tendre reconnaissance inscrivit son cher souvenir dans nos cœurs, en caractères ineffaçables. Longtemps il nous sembla que sa voix, si doucement charmante, vibrât encore à nos oreilles, et nous aurions voulu modifier nos allures, changer notre plumage et effiler nos ailes comme les siennes, pour monter, avec elle, vers le ciel où elle s'était enfuie. Mais attristés et humiliés de notre impuissance, nous restâmes piteusement exposés à de nouvelles et dangereuses aventures, que notre imagination, douloureusement frappée, nous représentait comme inévitables.

Aussi, est-ce avec des précautions craintives et hésitantes que nous recommençâmes à voltiger dans les rues et dans les jardins, pour y chercher quelques minces becquées, qui allaient devenir de plus en plus rares.

L'hiver, en effet, arrivait à grands pas.

Un matin, nous nous étions tranquillement posés, Tili et moi, sur un arbre très haut, planté dans un jardin faisant face à l'une des portes du jardin du Luxembourg. Les branches qui nous soutenaient dominaient le mur qui les séparait de la voie publique. Nous apercevions dans la rue, de la hauteur où nous étions placés, un cheval qui mangeait avec délice l'orge que contenait un sac suspendu à son cou. En secouant ce sac, pour attirer le grain à lui, il semait sur le sol quelques parcelles de son succulent repas. Nous guettions l'instant où chariot, homme et cheval se remettraient en marche ; et, prêts à nous élancer sur les débris qui allaient apaiser notre faim, nous ne vîmes pas ce qui se préparait au-dessous de nous, dans le jardin !...

Tout à coup, une terrible détonation se fit entendre, une fumée épaisse nous enveloppa, tandis qu'une forte odeur de poudre s'en dégageait. La secousse fut si violente qu'elle nous jeta au loin, par-dessus le mur, et nous tombâmes dans la rue, au milieu des feuilles sèches qui jonchaient le sol. Dans cette épouvantable chute, je perdis complètement connaissance, et je ne puis savoir combien de temps je restai ainsi anéanti !...



VII

DÉVOUEMENT DE TILI.

Quand je revins à moi, je me sentis engourdi et écrasé par d'horribles douleurs et je m'aperçus, avec un inexprimable saisissement, que j'étais blessé et incapable de me mouvoir.

Tili n'avait pas été atteinte ; mais seulement étourdie, un instant, par la commotion. Elle m'avait cru mort, d'abord ; puis, quand je rouvris les yeux et qu'elle me vit dans un état si grave, je l'entendis se livrer à un affreux désespoir, et se lamenter douloureusement sur mon sort.

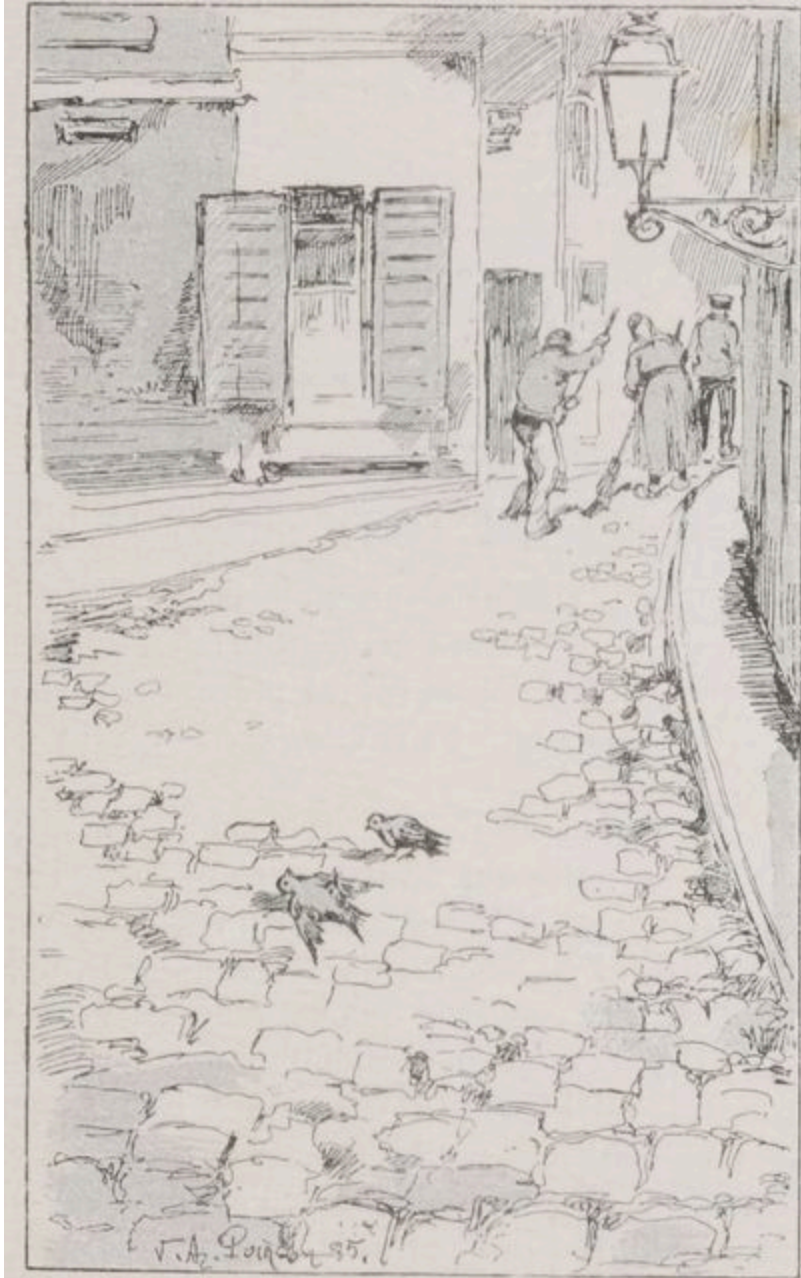
La première émotion passée, elle songea à me secourir ; avec son dévouement intelligent et son admirable prévoyance, elle amoncela autour de moi les feuilles sèches qui étaient éparpillées sur le sol, et me cacha complètement aux regards des passants.

Quand je fus suffisamment couvert et abrité, ma douce compagne s'éloigna pour aller combiner mon sauvetage. A son retour, elle parut satisfaite de ses recherches, et me dit avec son inaltérable bonté : « Nous allons rester là, tous les deux, jusqu'à demain, mon pauvre Tchéré ; je t'ai trouvé. près d'ici un refuge sûr ; je t'y conduirai, très doucement, quand le moment en sera venu. »

Nous passâmes une nuit horrible ; moi, anéanti de douleur, et elle, abîmée d'angoisses. Je pensais que j'allais mourir avant de revoir le jour, tandis que, de sa tendre voix, elle essayait de me calmer et de me redonner du courage.

Dès que l'aube approcha, nous entrevîmes au loin, tout au bout de la rue, des balayeurs, qui, munis de petites lanternes, entassaient çà et là les feuilles qui jonchaient le sol.

« Viens, me dit Tili, viens mon pauvre Tchéré, nous n'avons pas un instant à perdre ; ils vont bientôt arriver jusqu'à nous. »



Je lui répondis, avec un douloureux découragement :

« Non, j'ai presque fini de vivre ; laisse-moi mourir ici, je n'ai plus les forces nécessaires pour me traîner plus loin. »

Mais elle reprit avec une autorité énergique que je ne lui connaissais point :

« Viens, il le faut. Tu es abattu, affaibli, par une horrible blessure ; mais ta vie n'est-elle pas doublée de la mienne, et ne mettons-nous pas, en commun, les forces qui nous restent. Je t'aiderai ; je porterai autant et plus

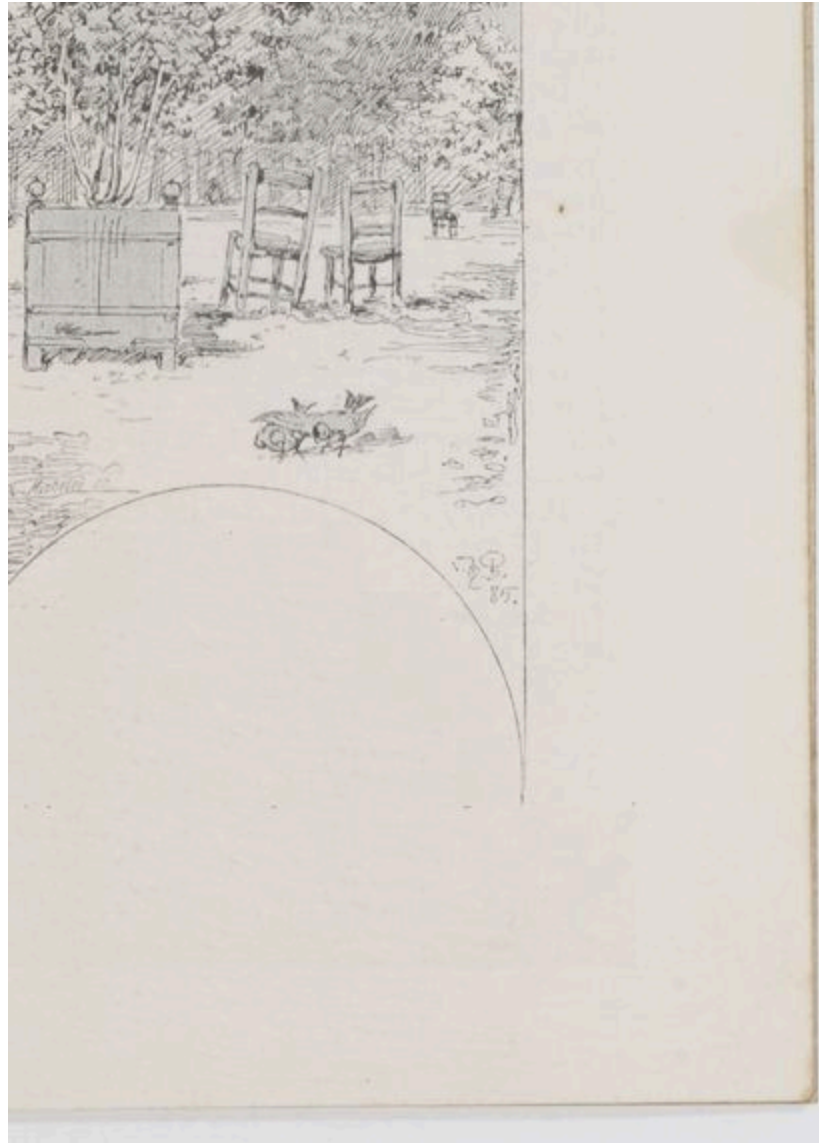
que toi, ton aile cassée ; je souffrirai avec toi, pour alléger tes maux ; et, je travaillerai pour deux, afin de te procurer tes becquées quotidiennes. Viens ! »

Il n'y avait plus à lui résister ; je ne pouvais, sans abdiquer mes sentiments dévoués, consentir à la voir succomber avec moi, en devenant victime de sa généreuse abnégation. Je lui obéis, et la laissai faire.

Elle se glissa, avec d'admirables précautions, sous mon aile brisée, qu'elle soutint sur elle, avec la plus délicate sollicitude.

Nous traversâmes ainsi la rue, très lentement. Nous entrâmes par la porte qui était en face de nous, au jardin du Luxembourg ; et de là, nous nous dirigeâmes vers toi, ô mon cher arbre ! Et nous nous introduisîmes, par l'une de tes racines, à la cachette que ta générosité offrit à ma misère. Et, depuis lors, que de douloureux gémissements dans ce petit réduit ! Que d'amers soupirs exhalés sous ton ombre protectrice !

Nulle perte n'est comparable pour l'oiseau à celle de ses ailes ; car l'air qu'il aspire, en s'élançant dans l'espace, est déjà la moitié de sa vie. Toutes mes épreuves passées, pourtant si accablantes, n'avaient donc rien été, comparativement à celle qui me privait de voltiger comme mes semblables. Aussi mon exaspération fut-elle sans bornes, quand je compris que j'étais pour toujours rivé à la terre ; car ma blessure, en se cicatrisant, laissa mon aile droite complètement inerte. N'eût-il pas été préférable pour moi de succomber tout de suite, que de supporter cette lente agonie qui m'étreignait ! Mon inactivité forcée me désolait d'autant plus, qu'elle ne devait pas finir. Cette pénible extrémité, aussi irrémédiable que cruelle, m'a longtemps donné de terribles accès de désespoir, qui ne faisaient qu'augmenter mes souffrances !



Maintenant ma douce Tili, dont le dévouement est toujours héroïque, est parvenue peu à peu à me calmer et à m'habituer même à l'horreur de ma si triste situation. La sollicitude dont elle m'entoure est admirable ; ses tendres soins trouvent des délicatesses infinies ; son zèle pour me chercher de la nourriture est inépuisable. Elle fait des courses accablantes pour découvrir une pauvre becquée, qu'elle ne rencontre pas toujours, car l'hiver est venu, et il sévit déjà avec une grande violence.

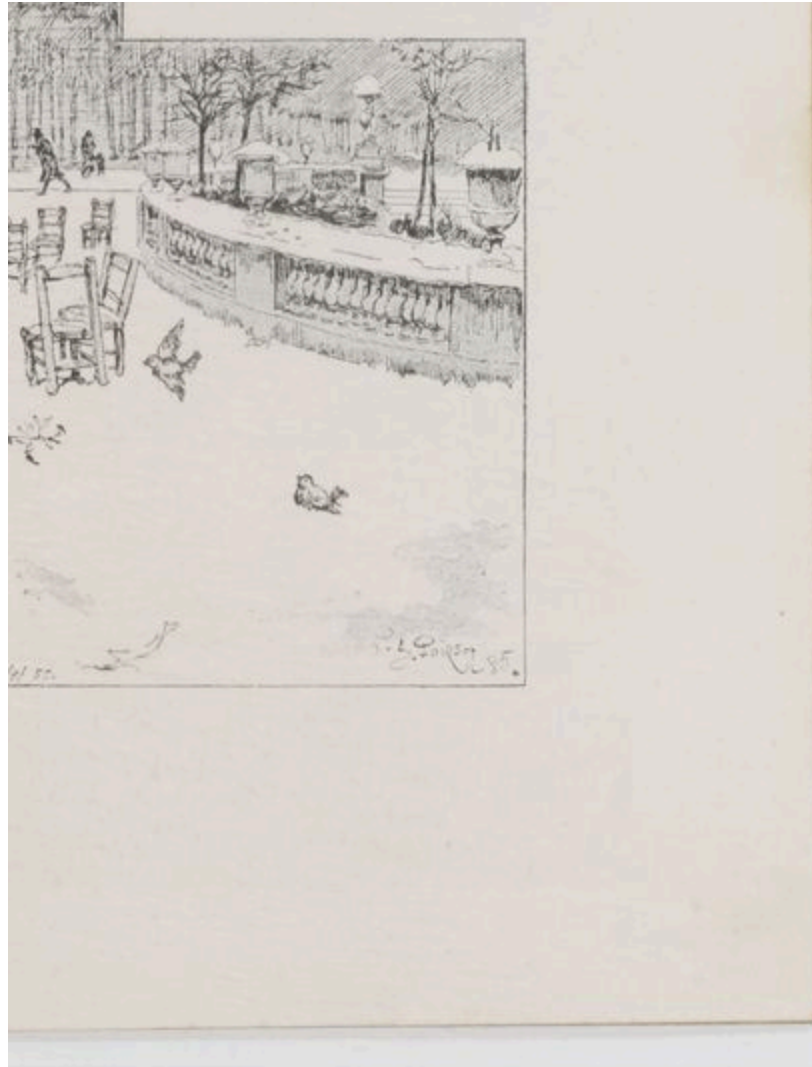
Depuis quelques jours, la neige couvre la terre ; le froid est devenu intense, tandis que la faim nous tourmente affreusement. D'énormes glaçons pendent aux branches qui s'entre-croisent au-dessus de ma tête, et reflètent la silhouette du tronc qui m'abrite.

Les nuits sont terriblement glaciales, étroitement serrés l'un contre l'autre, ma chère compagne et moi, nous grelottons sans sommeil, sous nos ailes roidies par le froid.

Les longues courses de ma pauvre Tili sont de jour en jour moins fructueuses, elle les multiplie au delà de ses forces, dans de stériles tentatives qui sont écrasantes, mais ne la découragent point.

Dès le matin elle part, malgré mes pressantes protestations, et je suis tout navré en regardant les tâtonnements de son premier vol. Elle se soulève péniblement, tremble, retombe sur le sol, repart encore, faible et hésitante, s'arrête à chaque instant et lutte, avec une douloureuse persévérance, pour se soutenir dans l'air. Elle disparaît enfin, et mon attente est terriblement anxieuse jusqu'à son retour. Elle revient le soir, triste et découragée, haletante de fatigue, et épuisée de faim peut-être, car elle ne se plaint jamais pour elle-même, mais elle me dit, avec la plus profonde douleur, qu'elle n'a rien à me donner.

A de rares intervalles pourtant, elle arrive triomphante, presque joyeuse, et m'offre un maigre moucheron desséché, qu'elle est allée chercher au loin, dans les greniers, au péril de sa liberté. Je lutte opiniâtement pour qu'elle se reconforte elle-même avec son pauvre butin ; mais elle insiste et supplie ; elle assure qu'elle en a aussi becquete.



Depuis quelque temps, je m'aperçois qu'elle dépérit de jour en jour. Sa voix est plus faible, son regard plus terne ; son duvet hérissé prouve qu'elle souffre. Elle se meut plus lentement et surtout plus péniblement. Quand elle me quitte, je la suis du regard, et un funeste pressentiment m'opprime ; les plus douloureux frissons m'agitent à mesure qu'elle s'éloigne : ne va-t-elle point succomber à la tâche écrasante qu'elle s'impose ? Cette crainte me désole, et je cherche, mais en vain, à me rassurer !... Deux êtres si tendrement unis peuvent-ils disparaître l'un sans l'autre ?... N'est-ce pas le même souffle qui nous anime ? Je me dis cela avec un indéfinissable effroi, en l'absence de ma compagne chérie ; et, pendant les heures d'attente qui me rendent si anxieux, j'écoute, je regarde au dehors, et je me dis avec une horrible inquiétude : « Ah ! si elle allait ne pas revenir !... »





VIII

MORT DE TILI. — SOLITUDE ET DÉSESPOIR.

Hélas ! tout est silencieux et désolé, autour de moi, désormais, dans mon humble cachette ! Nul ne répond plus à ma voix ; nul n'a pitié de mes douleurs et de mes plaintes, si ce n'est toi, ô mon cher arbre, toi, le seul et dernier confident de mes peines !

Tu abrites discrètement ma misère contre de nouvelles atteintes ; et ta généreuse bonté laisse couler de tes branches, jusqu'à moi, l'eau du ciel pour me désaltérer !

Tu m'envoies le reflet des rayons de soleil qui dorent ta cime ; tu me montres la charmante couronne verte que le printemps t'a rendue. Puis, essayant de me redonner le calme sous tes rameaux protecteurs, tu épies avec bonté le vieux passereau infirme, qui gémit près de sa compagne inanimée !

Hélas ! oui, il est bien vrai que ma douce Tili dort près de moi, roide et glacée, sous quelques légers brins de fines graminées !

Comment ai-je vécu depuis que son souffle s'est éteint ? Je ne saurais le dire, mais il me semble qu'un long espace de temps a dû s'écouler depuis qu'elle est inerte ; car elle a succombé alors que le froid nous torturait, pendant les plus cruelles rigueurs de l'hiver. Je me souviens qu'à ce moment tout était morne, sévère et aride sous une inexorable gelée.

Et maintenant, j'aperçois, avec étonnement, une riante et éblouissante végétation sous une bienfaisante chaleur.

Tout entier à ma douleur, j'ai sans doute oublié que les heures couraient, et que les saisons changeaient, et j'ai dû perdre jusqu'à la notion du jour et de la nuit !



Pourtant, le douloureux événement qui m'enleva, ma compagne chérie est tout vivant dans ma mémoire ; et je suis encore tout pénétré des circonstances qui m'infligèrent la plus cruelle de mes épreuves, déjà si amères et si nombreuses !...

C'était par une terrible journée, affreusement glaciale ; le soleil ne s'était pas levé ; le ciel était triste comme les funestes pressentiments qui m'oppressaient. L'atmosphère, très voilée, était chargée d'un brouillard sinistre, qui tombait en verglas et roidissait les ailes des oiseaux. De notre

cachette, nous apercevions au dehors, sur la neige, des passereaux inanimés, tués par la faim et les intempéries.

Ma pauvre Tili essaya plusieurs fois, mais en vain, de se soulever ; elle s'affaissait toujours, épuisée de privations et de stériles fatigues. Elle continua à lutter contre sa faiblesse, avec cette courageuse abnégation qui fait des prodiges, quand elle part du cœur. J'employai toute mon éloquence à la dissuader de sortir par ce temps épouvantable : « Il le faut, soupira-t-elle d'une voix éteinte, car nous péririons de faim !... »

J'avais étendu sur elle mon aile valide, pour lui donner le peu de chaleur qui m'animait encore, et je lui dis : « Eh bien ! mourons ensemble. Que ton souffle et le mien se confondent en s'éteignant, et ne forment qu'un seul et dernier soupir ! »

Mais elle se dégagea doucement, en silence, fit de nouveaux efforts pour s'éloigner, et parvint enfin, vers le milieu du jour, à prendre son vol.

Les heures qui s'écoulèrent, en son absence, me parurent multiplier impitoyablement leur durée habituelle. L'obscurité commençait à tomber, lourde comme du plomb, sur la masse blanche, qui se durcissait encore sous son influence. La nuit, qui était déjà noire dans mon petit refuge, allait s'étendre partout au dehors !... Éperdu de douloureuses angoisses, je voulus sortir et me traîner sur la neige, quand, soudain, ma malheureuse compagne s'abattit devant moi !... Elle n'avait presque plus de souffle, ni de voix !... Une dernière lueur, venant du dehors, éclaira encore sa tête chérie, déjà penchée !... Son regard, presque éteint, mais toujours doux et tendre, chercha le mien... et dans un son indéfinissable et à peine intelligible, elle murmura : « Pauvre Tchéré !... »

Elle avait cessé de vivre !... Elle était morte à la peine, victime de son héroïque abnégation ! et son unique plainte s'était exhalée pour moi ! car elle avait pressenti l'inexprimable désespoir qui allait me torturer quand elle ne répondrait plus à ma voix ! Elle avait tout bravé pour me secourir ; elle avait affronté les plus cruelles privations, en luttant contre les éléments implacables qui semaient impitoyablement la misère autour de nous !

Et en me sacrifiant ses dernières forces, elle n'avait point regretté l'existence qui lui échappait ; mais seulement l'appui que je perdais !...

Ton cœur se tait, ô ma Tili ! mais le mien bat encore, pour t'aimer et pour garder la mémoire de tous les bienfaits qu'il te doit !

Dors, ma compagne chérie, pendant que je veille encore, pour gazouiller ta bonté, ta grâce, ta douceur, ta tendresse si délicate, et ton incomparable

dévouement !

Dors paisiblement à l'ombre des légers feuillages que j'ai amassés sur toi ; j'attendrai, près de toi, que le sommeil nous réunisse pour toujours !

Et ne suis-je pas déjà à demi enseveli avec toi, ignoré de tout être vivant, et loin de tout regard indiscret ?...

J'ai cessé de me mouvoir, quand tu voltigeais encore ; mais tu as cessé avant moi de respirer. Pourtant l'inaction reste commune entre nous, et nous n'aurons plus, ni l'un ni l'autre, notre part des bienfaisants rayons du soleil.

Désormais, pour toi comme pour moi, plus de ces vols radieux qui faisaient si délicieusement palpiter nos cœurs, quand nous planions au-dessus des atteintes inhumaines !

L'aube ne nous retrouvera plus sur les plus hauts sommets, pour l'admirer et la saluer à son réveil !

Nous sommes exclus pour toujours de l'harmonieux concert matinal qui s'élève de la feuillée, pour résonner jusqu'au ciel !

Nous n'aurons plus la joie orgueilleuse de débarrasser plantes et arbres de leurs parasites ; les fleurs et les fruits ne balanceront plus leurs tiges, sur notre passage, en signe de remerciement pour notre travail bienfaisant !

Les jours et les nuits se succèdent pour moi, maintenant, sans que je sois mêlé au mouvement des êtres vivants ; je suis humilié d'être devenu plus inutile que l'inerte feuille desséchée, qui abrite encore la terre contre les intempéries. Il est vrai que, si je ne suis plus bon à rien, j'obtiens rarement et difficilement, la mince parcelle de nourriture nécessaire à mon existence. Peu d'insectes se fourvoient dans mon triste refuge ; et souvent la faim me tourmente pendant la saison de l'abondance, comme au temps des rigueurs de l'hiver.

Parfois, le matin, alors que tout est encore silencieux et désert, je me hasarde à glaner, au dehors, quelques atomes peu réconfortants ; mais, au plus léger bruit, au moindre frôlement des feuillages, je rentre avec épouvante dans mon petit réduit. Et tout troublé d'effroi, je prends la résolution d'attendre prudemment dans ma retraite que le ciel laisse tomber jusqu'à moi quelques gouttes d'eau pour soulager mon extrême misère !...

Une nouvelle mésaventure m'avait causé une si grande frayeur que j'en suis encore tout émotionné, même après une assez longue période de calme !



C'était par une température brumeuse et indécise qui avait éloigné de mon voisinage les promeneurs habituels. Vers le milieu du jour, le silence était complet autour de mon gîte et je n'y apercevais pas le plus léger mouvement. La faim m'aiguillonnait ; car je n'avais rien trouvé à becqueter dans ma sortie matinale. Tourmenté par ce pénible jeûne, qui durait depuis trois jours déjà, j'entrevis, non loin de ma cachette, de belles miettes, tombées je ne sais d'où. Je ne pus résister au désir d'en saisir une ; je sortis !... Et j'atteignais déjà l'objet de ma convoitise, quand soudain une

grosse patte m'étreignit, et me redonna, en m'enveloppant, l'horrible sensation de la captivité !...

J'en frissonne encore ! Mais par un prodige inespéré, on me relâcha presque aussitôt : sans doute à cause des infirmités qui m'ont pris l'agilité, la grâce et toutes les charmantes allures du passereau !

Cette fois-là, ma frayeur me rendit si craintif, que je me serais laissé mourir de faim désormais plutôt que de m'exposer encore à ces dangereuses atteintes. Heureusement, depuis cette violente surprise, un secours inconnu par moi jusqu'alors, m'arrive quotidiennement dans mon humble refuge. Chaque jour quelques blanches et fraîches miettes tombent autour de moi.

Parfois, tout attendri de ce bien-être auquel je n'étais point habitué jadis, je me traîne jusqu'à la racine béante qui conduit au dehors ; et, arrivé au grand jour, je remercie, d'un regard affectueux et reconnaissant, la main secourable qui m'apporte ces excellents repas !...

O mon cher arbre ! c'est ton délicieux ombrage, si généreusement répandu sur ceux qui t'approchent, qui m'attire ces largesses ; car un bienfait en inspire un autre !

Je suis vieux et infirme. Ma vue s'affaiblit de jour en jour.

De plus, les rigueurs de l'hiver vont revenir ; car la belle saison est arrivée à son déclin. Mais à mesure que je m'éteins, j'apprécie plus vivement encore le prix de ta discrète hospitalité : cette mystérieuse cachette qui m'abrite ne me sera-t-elle pas un bienfait même quand j'aurai cessé de respirer, puisqu'elle me permettra de dormir pour toujours à côté de ma compagne bien-aimée !

Quelle plus consolante perspective pouvais-tu offrir à mes regrets si douloureux !

Je voudrais t'en remercier avec la voix du rossignol, en te donnant les baisers de la brise, et la fraîche rosée du matin, et le brillant soleil du printemps !...

Puissent du moins mes plaintes amères se changer pour toi en une suave mélodie qui berce doucement tes nuits et charme tes journées !

Sois longtemps heureux et vaillant, ô mon généreux protecteur, sous l'impulsion de ta charitable destinée !

Que la solidité et la puissance de ta végétation affrontent constamment, et avec sérénité, tous les orages et toutes les intempéries !

Que les rayons du soleil et les tièdes pluies de l'été descendent alternativement de ta cime jusqu'à tes racines pour te féconder !

Et puisse aussi la gelée de l'hiver épargner toujours ta sève et tes charmants rameaux !

Adieu, ô mon noble et dernier ami ! Adieu et merci pour moi et pour ma douce Tili que tu abrites avec moi !

TOHÉRÉ.

Pour copie conforme à l'original.

A. DE BEAUCLIEU.

Mémoires d'un passereau, par Tcheré (A. de Beaulieu)

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65665598>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les

caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr